

# CINÉ MAGAZINE

23 AOUT 1934

1fr.50

TOUS LES JEUDIS



*Janet Gaynor*  
qui est actuellement  
l'hôte de Paris

# LES POTINS DE LA SEMAINE

## DONT ACTE

Un lecteur de cette revue ayant adressé à mon confrère et ami Iris une lettre signée *l'Homme Invisible*, celui-ci, faisant appel à sa provision d'esprit habituelle, lui répondit à peu près en ces termes : « Quand l'autre (l'autre, c'est votre serviteur) va l'apprendre, ça va en faire un potin ! »

Un potin ? Il ne croyait pas si bien dire...

Trempons donc notre plume dans l'encrier et allons-y :

Maë West a un péché mignon, bien connu de tout Hollywood : elle adore recevoir chez elle toutes les célébrités de la cité du cinéma. Et plus particulièrement toutes les célébrités mâles.

Rencontrant un jour l'acteur qui, dans le film de James Whale, joue le rôle de *l'Homme Invisible* (nous y voici), elle y va de sa traditionnelle invite : — Et j'espère que vous me ferez le plaisir de venir un soir chez moi... Vous connaissez la maison ?

Et *l'Homme Invisible* de répondre d'une voix cavernueuse :

— Oh ! oui... J'y suis déjà allé.

Vous me croirez si vous voulez, eh bien ! Maë West, toute *Lady Lou* qu'elle est, n'a pu se défendre d'un certain frisson...

## SI L'ON PEUT DIRE

C'est une délicieuse enfant, se disant « dans le cinéma ». Elle est très fière de son jeune corps, « mon académie », comme elle dit, qu'elle exhibe un peu partout, plus ou moins librement, aux hasards de la mode actuelle.

Dans un salon, dernièrement, alors qu'elle parlait — une fois de plus — de son « académie », quelqu'un remarqua que celle-ci portait, un peu au-dessus des reins, les traces d'un tatouage tenace où l'on pouvait lire certains prénoms masculins.

— Pardon, chère Madame, dit-il, ne serait-ce pas de l'Académie... des Belles Lettres qu'il s'agit ?

L'autre n'a pas encore compris...

## IL N'Y A PLUS D'ENFANT

Jacques Feyder ayant besoin ces temps derniers d'un gamin de 10 ans pour son prochain film, fit mettre une annonce dans plusieurs quotidiens.

Le lendemain près de... deux cents enfants se présentaient au siège de la Société : des blonds, des bruns, des roux, des audacieux et des timides, des forts et des faibles, des joufflus et des... moins beaux.

Pour commencer, un assistant du metteur en scène éliminait tous ceux dont le physique ne répondait pas exactement à celui cherché. Tout à coup, avisant un des enfants, vrai petit gavroche, il l'interroge :

— Tu es trop grand... quel âge as-tu ?

— Dix ans... m'sieu.

— C'est vrai, ça ?... Tu n'as pas plus de 10 ans ?

— Oh ! quoi... j'en ai douze, finit-il par avouer.

— Ah ! tu vois... Que veux-tu, tu es trop vieux.

— Ben... et Mistinguett alors, lâche le gamin dépité.

## QUAND NOS AINÉS...

Il y eut d'ailleurs un autre moment d'étonnement, c'est lorsque tous ces petits bonhommes furent priés de décliner leurs noms et prénoms.

Simple coïncidence ? Toujours est-il que le premier annonça, non sans fierté :

— Maurice Chevalier...

Peu après, un autre écrivait sur sa fiche d'introduction : « Jean Boitel ».

Mais la palme revint sans conteste à un bambin de dix ans auquel on posait la traditionnelle question :

— René Clair, fit-il, simplement.

Et comme on s'étonnait :

— Oui... Clair... C. L. A. I. R.

Le plus drôle est que le nom vérifié fut reconnu exact !

## LA PAILLE ET LA POUTRE

On sait qu'il existe un *Syndicat des Cinéastes français* dont la principale occupation consiste à pourchasser les étrangers travaillant dans nos studios, producteurs y compris (!)

A un confrère qui s'indignait de cette campagne, pour le moins inopportune, vu la crise actuelle, un nommé Sauvageot (?) appartenant audit *Syndicat* vient d'envoyer une longue lettre cherchant à expliquer les raisons de sa conduite.

« Le malheur est qu'il s'agit là d'un charabia prétentieux mais à proprement parler illisible. A parcourir ce patras littéraire (?) on le pourrait croire écrit par un habitant de Berlin ou de Budapest depuis peu sur notre sol.

Alors on ne comprend plus...

## AU SECOURS !...

Dans la cour d'un studio de la région parisienne, entre deux prises de vues d'un film en cours d'exécution, quelques figurants devisaient tranquillement lorsque soudain, d'un petit bâtiment tout proche, sortirent des cris de frayeur poussés d'une voix puissante :

— Au secours !... A moi... A l'ass...

Ce fut un moment de panique. D'abord interdits, les figurants se regardèrent, puis, tandis qu'une femme se trouvait à demi-mal, quelques braves se précipitèrent vers le pavillon d'où étaient venus les cris.

La porte était fermée. Ils cherchaient déjà à l'enfoncer lorsqu'elle s'ouvrit de

l'intérieur et un homme parut dans l'entrebaillement :

— Qu'est-ce que c'est ? commença-t-il.

C'est alors que les figurants penauds s'aperçurent que le pavillon renfermait... une salle de projection. Les cris qu'ils avaient entendus provenaient tout simplement d'un film en cours de projection !

Ils furent d'ailleurs les premiers à rire de leur méprise.

## A BEAU MENTIR...

Cet ex-jeune premier est aujourd'hui pourvu, certains disent même affligé, d'une femme fort jalouse. Aussi est-ce d'un œil fort soupçonneux qu'elle interrogeait son mari un matin de la semaine passée :

— Qu'est-ce que c'est que cette Chouquette que tu as appelée en rêve toute la nuit ?

— Chouquette... je vais te dire, commença l'époux dans ses petits souliers. Chouquette... c'est... c'est un cheval que j'ai joué hier à Longchamp... Même qu'il m'a rapporté cinq louis...

— Ah ! oui, fait la femme qui n'est pas dupe.

— Là-dessus le mari sort et ne rentre que fort tard le soir.

— Rien de nouveau ? interroge-t-il au bout d'un moment.

— Si, fait la femme tranquillement. Ton cheval a téléphoné...

## OU EN SONT-ILS ?

— Dick Poweel ne quitte toujours pas d'un pas Mary Brian... Ni Raul Roulier, Conchita Montenegro... Ni W. S. Van Dyke, Florine McKinney... Ni Francis Lederer, Steffi Duna... Ni Gilbert Roland, Constance Bennett... Ni James Timony, Maë West... Ni B. P. Schulberg, Sylvia Sydney... Et ça dure toujours entre Marlène et Sternberg... entre Gréta et Mammoulian... entre Joan Crawford et Franchot Tone... entre Verree Teasdale et Adolphe Menjou... Tout ça doit être l'effet de l'été...

## MONDANITÉS

### DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURES

Mme Yvonne Vallée est à la montagne. Raymond Bernard, lui, excursionne du côté du Grand Saint-Bernard.

A Levallois s'est rendu Léonce Perret. Jean Choux est à Bruxelles et Abel Gance dans la lune — comme toujours.

Quant à René Hervil, occupé, il ne prendra pas de vacances cette année. Force lui sera donc de respirer l'air vil des studios. Il avait bien pensé à un pèlerinage à Watterlo, mais ce sera pour l'an prochain.

L'HOMME INVISIBLE.

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINGHANT

14<sup>e</sup> ANNÉE — HEBDOMADAIRE

## ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

— (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VII<sup>e</sup>). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>)

# LE DESTIN DE

## Fausse star et grande artiste

RIEN ne se fabrique plus facilement qu'une vedette. Brigitte Helm est à l'heure actuelle la victime de cette fâcheuse tendance à « stari-fier » certaines artistes dont pâtit naguère Greta Garbo. Dès son premier film, *Métropolis* sa personnalité et son visage absolument à part la classèrent parmi les plus grandes. Mais cette gloire du début lui fut en quelque sorte funeste ; on ne voulut plus voir en elle que la créature fantastique de l'œuvre de Fritz Lang et longtemps elle faillit ne demeurer que cette femme singulière et perverse dont le charme était funeste à ceux qui l'approchaient. Aujourd'hui encore, Brigitte Helm porte le poids de cette légende.

Son second film ne fit qu'accentuer ce caractère : elle incarnait dans *Mandragore* un être diabolique, pétri de vices et qui semblait avoir juré la ruine du vieillard qui l'aimait. Ce dernier personnage était incarné par Paul Wegener dont, il y a deux ans, les *Histoires extraordinaires* nous ont permis de revoir le masque dément. A eux deux, ils formaient un ensemble assez hallucinant. Ce qui semblait frapper surtout les metteurs en scène de l'artiste, c'était son côté irréel, extra-terrestre. Elle était comme venue de régions infernales ou d'un autre monde, étrange et périlleux, véritable vampire féminin. Mais tous ses réalisateurs ne surent pas la maintenir à ce degré de séduction démoniaque. *Manolesco* avec Ivan Mosjoukine, puis *L'Argent*, tiré de Zola, la montrèrent sous l'aspect de la plus conventionnelle femme fatale. Longs regards troubles, roulements voluptueux de hanches, rien n'y manquait. Elle affola ainsi Heinrich George et Alcover, puissants aventuriers. En revanche, son jeu ne se modifiait guère et la renfermait dans un genre trop bien déterminé.

A ce moment deux films la tirèrent du poncif où on la cantonnait : *Crise* de Pabst et surtout *Le mensonge de Nina Petrovna*. Elle y révéla des qualités d'émotion et de tendresse, et surtout de simplicité presque naïve à quoi nous étions peu habitués. Mais alors vint le parlant avec des fortunes inégales. *Gloria* où elle jouait aux côtés d'André Luguet lui apporta un rôle peu fait pour elle. *La Duchesse de Monte-Cristo* tentait de l'introduire dans la comédie. Un peu plus tard, *L'Atlantide* de Pabst, lui donnant



# BRIGITTE HELM

un personnage qui ne convenait guère à son physique et à son talent, la replongeait plus profondément que jamais dans ses incarnations d'autrefois. Il est étrange que les deux adaptateurs du roman de Pierre Benoit, Jacques Feyder et Pabst, se soient chacun trompés sur le choix de l'héroïne. Antinée ne devait être ni cette femme lourdement sensuelle représentée par Napierkowska, ni cette statue trop pure que figure l'artiste allemande. L'allure de Brigitte Helm et sa physiologie sculpturale se prêtaient peu à la sauvagerie, à l'amour cruel et crispé de la reine mystérieuse. Sa beauté même n'était pas celle d'Antinée...

De nouveau, deux bandes assez inégales mais non sans mérite, tentèrent de l'intégrer dans un autre genre. *L'étoile de Valencia* la présentait sous un double jour assez inédit : elle y était à la fois chanteuse de cabaret et femme de Jean Gabin. Ce fut pour l'actrice un de ses rôles les plus intéressants et pour le spectateur une heureuse surprise : discrète, réservée dans son numéro de chanteuse et sa tendresse inquiète pour son mari, elle révélait une Brigitte Helm sensible et neuve à tous ceux qui la regardaient comme une créature inhumaine. *L'Or* lui permettait d'incarner une jeune fille mondaine gâtée par son père, mais douce et vibrante, avec une sorte de pudeur gauche qui ne laissait pas d'être émouvante.

Hélas ! *Cœur d'Espionne* ressuscita la femme fatale qu'on croyait abolie. Après ses rôles humains et véridiques elle y parut moins naturelle, plus guindée que d'habitude. Il y avait lieu de se désoler quand une bande germanique, par ailleurs assez terne, lui a enfin fourni un rôle digne d'elle et de son talent multiple : *Gilgi découvre la vie* possède ce rare mérite de nous livrer de Brigitte Helm un visage nouveau et comme épuré.



Brigitte Helm telle que nous la vîmes dans *L'Or*.

Pour la première fois, l'artiste se trouve directement insérée dans la vie quotidienne ; elle n'est qu'une jeune fille de notre époque, avec ses illusions et son courage de jeune fille et les situations avec lesquelles elle se trouve aux prises sont aussi banales, aussi « vraies » qu'il se peut. La vedette qui fut tour à tour une sorcière, une courtisane, une reine fabuleuse, une chanteuse, une fille de milliardaire et une espionne — toutes situations assez exceptionnelles — paraît maintenant dans un rôle simple et nu. Elle devient plus proche et par là plus profondément émouvante : ses espoirs, ses angoisses se dépouillent de toute séduction factice. Le beau visage de Brigitte Helm qui refléta tant de destinées extraordinaires ou mystérieuses devient dès lors un beau visage humain. Elle avouait, dans une interview de l'an passé, que les rôles qu'elle préférerait seraient des rôles de jeune fille, qu'elle se sentait davantage faite pour eux.

Douée d'un corps et d'un visage étrangement plastiques, évoquant tour à tour certaines divinités d'Asie ou des sculptures de la Renaissance, elle a connu cette injustice de voir méconnu un talent plus souple et plus complexe que sa perfection physique. Sans doute est-ce plus facile aux cinéastes de mettre en valeur l'esthétique d'une artiste que d'exprimer son âme.

refoulée, pleine de fraîcheur et d'une bizarre tendresse un peu hésitante, que nous montre *Gilgi*. Et il apparaît que celle à qui on s'est entêté à faire jouer des aventurières possède à un très haut degré ces deux vertus si rares et si précieuses : la pudeur et la sensibilité.

Henri AGEL.

Hier conçu... aujourd'hui réalisé... demain presque oublié

ou

## LA VIE ÉPHÉMÈRE D'UN FILM (1)

Monsieur Adrien Zed avait très mal dormi, et bien avant qu'un inutile réveil eut rempli son office, il était sur son séant, inquiet et angoissé : dans quelques heures « son film » allait entrer en cours de réalisation, cet événement était pour lui aussi capital que le jour lointain où il avait fait sa première communion ou celui, beaucoup plus récent où il avait fait sa première faillite.

A sept heures trente exactement, il montait dans son auto et un quart d'heure plus tard il franchissait, le cœur battant, les grilles d'un studio qu'un cerbère galonné gardait farouchement. Son premier soin fut de se diriger vers son bureau, d'étaler bien en évidence le scénario, une pile de contrats en blanc et de fixer au mur quelques photos de ses interprètes. A huit heures douze, il pénétrait sur le « plateau » et constatait avec épouvante que rien n'était prêt. Le décor était supposé représenter une boîte de nuit, et M. Zed comptait beaucoup sur cette idée tellement originale pour vendre son film. L'action se passait à Montmartre et le dancing portait le nom « irrésistible de drôlerie » de *Au Maquereau frétilant!!!* Or, pour l'instant, le « Maquereau frétilant » était encombré de pots de peinture, de « battants », et de projecteurs. Pendant près de soixante minutes, Adrien Zed piaffa, se mordit les doigts, gesticula mais son état-major n'arrivait toujours pas. De temps en temps, il croisait des assistants qui semblaient très pressés, très absorbés, et le novice M. Zed se demandait, perplexe, quelle pouvait bien être la cause de leur précipitation.

A neuf heures justes, Alexandroff Francief fit son entrée, précédé de ses assistants qui portaient son mégaphone, son scénario, sa visière, et sa continuité. Il dit un bonjour lointain à M. Zed tout décontenancé et commença à arpenter le « set » le regard fixe... Un assistant chuchota au pauvre Adrien Zed que le « maître » était déjà dans le domaine de la création, et que son esprit vagabond essayait de concrétiser les idées qui affluaient à son cerveau en perpétuel état d'invention !... Entre temps, les opérateurs étaient arrivés ; le metteur en scène suivi du premier cameraman « repérait ses angles ». Adrien Zed le voyait élever sa main à hauteur de ses yeux, former un angle avec deux doigts, fermer un œil, prendre brusquement une drôle de petite loupe, et regarder, et scruter et fouiner !

Vers dix heures, l'opérateur commença à régler les lumières du premier « shot », et pour dire d'allumer tel ou tel projecteur, il employait un vocabulaire qui échappait complètement au malheureux producteur. « Allumez le 5 kilos », demandait-il, et Adrien Zed n'arrivait point à comprendre comment on pouvait « allumer des kilos ». « Tourner un peu le « western » ! Braquez-moi ici le « side-arc ». Elargissez. Diffusez ! » Autant de mots mystérieux qui remplissaient Adrien Zed de la plus complète admiration

(1) Voir début de cet article dans le numéro 17.

A huit heures douze, il pénétrait sur le plateau et constatait avec épouvante que rien n'était prêt...

et lui faisaient penser qu'il avait eu « la main heureuse » et que son opérateur connaissait bien son boulot.

Vers dix heures quarante on fit enfin appeler les acteurs qui « n'étaient pas tout à fait prêts » bien qu'on leur eut demandé d'être prêts à tourner à 9 heures précises. On répète la première scène huit fois, et quand enfin, moment solennel, on donna le premier tour de manivelle, Francief ne s'estima point satisfait de l'angle adopté, on rechercha un coin satisfaisant, on rerégla les lumières, on rerépéta, puis enfin on tourna, et à la cinquième prise le metteur en scène se jugea satisfait et cria « à tirer ».

Puis on s'en fut déjeuner (il était deux heures) ; l'assistant-chef donna soixante minutes pour apaiser la faim de chacun, et finalement la seconde scène fut enregistrée à six heures moins le quart. On arrêta le travail à 8 h. 30 et le metteur en scène, assez satisfait de lui-même, annonça qu'on avait enregistré trois minutes de film, ce qui, disait-il, est un record pour un premier jour de production !

Adrien Zed rentra chez lui très inquiet, il dormit encore moins la nuit suivante, fut moins patient et moins réservé sur le plateau le lendemain, et huit jours plus tard, il avait maigri de six kilos, il avait une extinction de voix à force de crier, il ne parlait plus avec le metteur en scène mais se querellait avec la vedette, qui naturellement eut, de ce fait, un enrouement le jour où il lui fallut enregistrer « sa » chanson. Puis on partit en extérieurs : pendant huit jours, il ne cessa de pleuvoir : résultat : chacun passait son temps au baccara, le caissier des « Films Platine » eut fort à faire pour donner des avances à chacun ; quand enfin le soleil daigna se montrer, le metteur en scène avait dû vendre sa montre en platine incrusté de petits diamants ; la vedette qui était devenue du dernier bien avec Adrien Zed le délaissait pour le jeune premier du film, l'assistant était au mieux avec l'ingénue, et le pauvre producteur noyait ses chagrins dans de nombreux whiskies.

Ce fut ensuite le retour à Paris, de nouveaux décors, de nouveaux retards.

Et puis un matin on tourna la dernière scène après avoir travaillé trente heures sans arrêt. On était en retard de quatorze jours sur le tableau de travail initial, chacun avait une mine cireuse, des yeux brillants de fièvre, et quand on annonça que le film était terminé tous s'empressèrent d'aller se coucher, avec le ferme espoir de dormir quarante-huit heures sans arrêt...

Chacun dormit, sauf, toujours et encore, ce pauvre M. Adrien Zed qui, lui, pensait avec angoisse au montage imminent, et avec terreur à l'exploitation qui ne semblait pas aussi imminente....

Pour lui, les affres de l'inquiétude allaient revêtir une nouvelle forme, son supplice entraînait dans un stade nouveau et mystérieux...

(A suivre.)

Marcel BLITSTEIN.

A droite : ... pendant huit jours, il ne cessa de pleuvoir.



# Étoiles

## GLOIRE

## D'UN

# filantes...

## MATIN

**H**OLLYWOOD opère non sur la qualité, mais sur la quantité. En ne manquant pas une femme il a ainsi des chances d'en trouver une de bonne. Telles furent les déclarations de Serge Eisenstein, le talentueux metteur en scène russe à son retour d'Amérique. Ce qu'il appelait un peu plus loin « gaspillage capitaliste » n'était tout simplement qu'une nécessité inéluctable à laquelle doit se soumettre toute entreprise, toute personne recherchant des sujets rares qui ne peuvent être que le produit d'une longue sélection.

Le cinéma américain a institué le culte de la vedette. En Amérique, la vedette est non pas une personne que l'on charge d'interpréter un rôle, mais un sujet sur lequel on bâtit un film : le fond d'un film que nous allons chercher dans notre vieux répertoire

Ci-dessus, Joan Crawford, qui lancée en même temps qu'Anita Page et Dorothy Sebastian, est devenue star...

du théâtre, les Américains le prennent dans la personnalité de leur vedette.

Ce culte et cette véritable religion demande des sacrifices continuels de nouveaux talents. Le cinéma ne reconnaît pas ses idoles de la veille. Quels sont les stars que le public a supporté pendant seulement une demi-décade ? Les dix doigts suffiraient pour les compter. Par contre, combien elles sont nombreuses celles qui sont apparues, ont franchi aisément les degrés qui les séparaient du sommet de la célébrité et n'ont atteint celui-ci que pour effectuer un magnifique plongeon dans l'oubli.

« La Roche Tarpéienne est près du Capitole. »

Pour satisfaire l'appétit toujours aiguisé de la foule, les dirigeants sont obligés de drainer à eux toutes les personnes susceptibles de paraître sur l'écran. Et la sélection commence : sur dix personnes à qui le studio signera un contrat, sur mille postulants environ, deux arriveront à être star ; le reste sera liquidé dès que l'on se sera aperçu qu'elles ne peuvent accéder au grade suprême. Quelques-unes de ces stars ne le seront d'ailleurs que pour un film, temps nécessaire au producteur pour s'apercevoir qu'il a fait erreur. Et ce sera la fin d'une carrière à peine commencée et qui n'est d'ailleurs pas une carrière.

Ces stars d'un film sont certainement l'un des plus terribles ravages causés par la trop grande standardisation du cinéma américain, système qui l'empêche de juger une artiste autrement que par le « box-office » (bureau de location) dont le jugement peut quelquefois manquer de sensibilité. En effet, toutes les portes se ferment devant ceux qui n'ont pas répondu du premier coup aux espoirs que l'on fondait sur eux et aucune chance n'est plus offerte à une actrice qui a raté son entrée dans le royaume des stars. C'est souvent une vie brisée et souvent également un talent noyé. Car beaucoup de ces artistes ont un talent et seul la précipitation avec laquelle on les a portés à la vedette, négligeant leur éducation cinématographique, a produit en eux un flottement qui n'a pas permis à leur personnalité de s'épanouir au cours de leur premier essai.

Souvenez-vous de Virginia Cherrill, la gentille petite aveugle des *Lumières de la Ville*. C'était son premier film, sa création fut remarquée ; avec n'importe quel autre partenaire, ce film eut été le point de départ d'une carrière extrêmement brillante ; ce début trop brillant devait ruiner toute sa carrière et après un second rôle insignifiant, on ne devait plus la revoir. Star d'un jour, fêtée, adulée, couronnée et... oubliée.

Virginia Cherrill, partenaire de Charlie Chaplin dans *Les Lumières de la Ville*, oubliée par le public, a du trouver une consolation dans l'amour de Cary Grant dont elle est devenue la femme.



... Tandis qu'Anita Page (en haut, à droite) est aujourd'hui pour ainsi dire complètement oubliée, sinon délaissée...

Pensez à Kathleen Burke, la femme panthère de *L'Île du Docteur Moreau*, choisie parmi 50.000 candidates et qu'un referendum populaire porta à la vedette ; elle apparut encore dans *Serpent Mamba*, au total, vedette pendant six mois et aujourd'hui tout à fait disparu du monde cinématographique.

Elles étaient trois : Joan Crawford, Anita Page et Dorothy Sébastian, c'était l'époque du jazz et des nouvelles vierges. Elles ont suivi, depuis, trois chemins bien différents. L'une est devenue star (J. Crawford), l'autre a échoué, mais après une longue lutte (A. Page), et la troisième a dû se contenter d'être star d'un film et aujourd'hui elle doit borner ses ambitions à évoquer le temps où elle partageait la vedette avec J. Crawford. Encore un talent dont le cinéma n'a pas voulu prendre connaissance.

*Broadway Melody* nous révélait un jeune premier chanteur, Charles King et une charmante vedette Bessie Love. Ils eurent la vedette de cet ancêtre des films musicaux ; la vogue en passa et ses artistes aussi ; et aujourd'hui la vogue en est revenue mais plus de Bessie Love, ni de Charles King.

Maintenant les stars d'un film ne sont pas toujours à ranger dans cette catégorie ; il y a les acteurs qui se sont acquis une notoriété dans leur spécialité et qui ont tenté les cinéastes. Clyde Beatty, dompteur, apparut dans la *Grande Cage* et disparut de l'écran ; de même, pour le roi des boîtes de nuit, Harry Richman qui tourna *Puttin on the Ritz* et s'en alla. Il y a cependant un exemple unique à ma connaissance d'une de ces stars revenant à la surface et cela avec une vogue accrue ; Jean Harlow qui avait disparue après son triomphe dans les *Anges de l'Enfer* et qui reprit encore une meilleure place que celle qu'elle avait abandonnée l'an dernier à la suite de ses films avec Clark Gable. C'est désormais une star.

Il y eut également en France quelques expériences aussi brèves, mais naturellement sur une moindre échelle. Lucien Muratore n'eut qu'à paraître dans le *Chanteur inconnu*, pour qu'aussitôt toutes les portes se ferment à lui ; il en fut de même pour Mary Costes et son interprétation de *Romance à l'Inconnu*.

Il y avait peut-être un talent chez chacune de ces stars mais pour avoir voulu l'utiliser trop brusquement et sans l'avoir éduqué, avec une trop grande soif de réussite, elles ont ruiné tous les espoirs qu'elles portaient en elles.

Beaucoup sont retournées à leur foyer, beaucoup ont adopté un métier plus sûr et ont cherché dans une

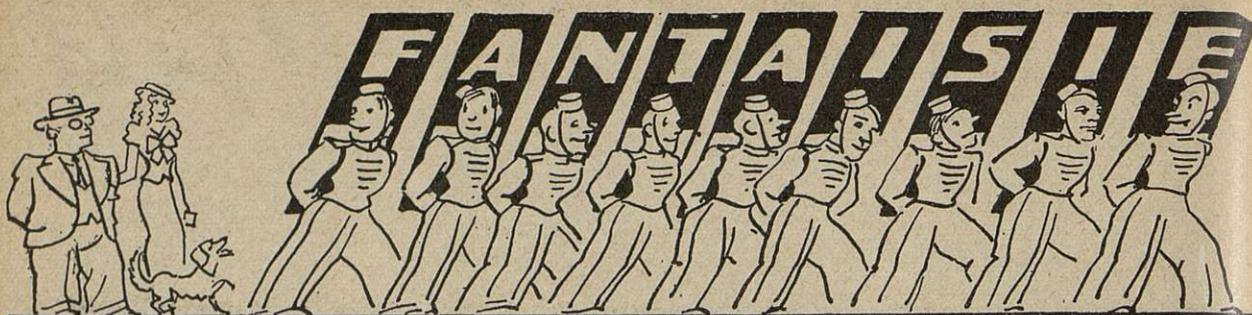
vie simple l'oubli de ces rêves brisés ; quelques-unes en ont profité pour se marier (V. Cherrill et Cary Grant), d'autres, pour se faire de riches relations, d'autres encore pour se découvrir une nouvelle vocation prouvant ainsi que le cinéma mène à tout, à condition d'en sortir.

Mais ceci doit donner à réfléchir aux aspirantes stars, qui, éblouies par la gloire, souvent factice de certaines stars, croient pouvoir y parvenir d'un seul coup d'aile. Cela n'est pas. Ici, comme ailleurs, il faut travailler pour arriver et sans cela on ne peut que parvenir à une gloire d'un matin (morning glory). Il faut lutter longtemps et durement pour devenir star et encore plus durement pour le rester.

ROBERT KRALFÈNE.

Voici Kathleen Burke, la femme panthère de *L'Île du docteur Moreau*, qui semble avoir totalement disparue du monde cinématographique, après un second et dernier rôle qu'elle tint dans *Le serpent Mamba*



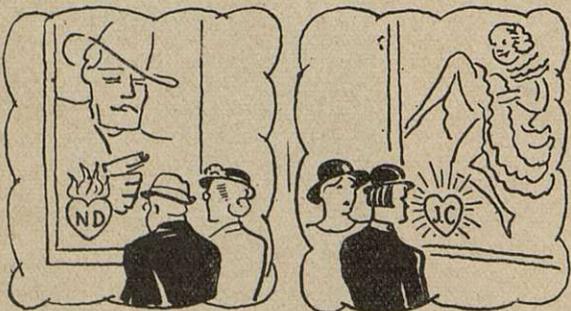


LA Fantaisie n'est pas seulement dans les films, elle peut être dans la manière de les présenter.

Il y a déjà de cela quelques années. Un grand cinéma était alors spécialisé dans les films d'un genre particulier. Dans tout Paris, il avait fait plaquer, à l'occasion de la sortie d'un film, l'affiche suivante : On demande des danseuses pour Buenos-Ayres. S'adresser à la direction. Et l'on raconte que des jeunes filles se présentèrent en quête de la place. Combien imprudentes elles étaient, et innocentes aussi n'ayant pas soupçonné la supercherie publicitaire. Le cinéma a pris aujourd'hui la publicité en amitié et c'est sous les formes les plus divertissantes qu'ils s'unissent. Les producteurs américains, plus que tous autres ont su utiliser la publicité pour aviver la curiosité du public et l'attirer vers les salles obscures.

Voici quelques-uns des procédés utilisés pour le lancement des derniers films de la production américaine. Pour commencer, voilà l'ingénieux moyen employé par un directeur pour éviter le torpillage de ses programmes.

C'est une petite ville du centre dont la piété des habitants est proverbiale. Aussi l'interdit que les autorités morales viennent de jeter sur certains films ont rendu l'exploitation de ceux-ci impossible. Et le plus grave, c'est que dans le doute où ils sont, les habitants s'abstiennent d'aller voir les autres, ne sachant pas s'ils y sont autorisés. Pour remédier à cela, un ingénieux directeur a fait imprimer sur ses affiches un magnifique cœur, flamboyant, au centre duquel brille les deux lettres suivantes : N. D. Non, ce n'est pas ce que vous croyez, vous êtes bien attrapés (Ventura Dixit). Cela ne veut pas dire : Notre-Dame mais tout simplement « not disapproved » soit « non désapprouvé ». C'était très simple, encore



...et l'équilibre fut rétabli

fallait-il y penser et notre homme se frotte les mains devant sa caisse. En effet les gens affluent chez lui et désertent son confrère d'en face. Voyant cela, celui-ci se creusa la tête et trouva : il mit également un cœur sur ses affiches et au milieu les deux lettres : J. C. N'allez pas encore vous tromper ; ce ne signifie

pas Jésus-Christ mais seulement : just conformed (justement conforme) et l'équilibre fut rétabli. Mais quand verrons-nous nos cinémas afficher au beau milieu de leurs affiches et d'un cœur flamboyant : I. N. R. I., ce qui ne voudrait signifier que : Il N'est Rien d'Indécent, en parlant de ce qui se trouve à l'intérieur.

Ce ne fut pas sans une certaine surprise que les gens d'une ville du Maine (U. S. A.) virent certain matin une douzaine de chiens se promener avec une énorme plume attachée à leur queue. Les âmes sensibles



...des chiens se promenaient avec une énorme plume à leur queue.

s'émurent et les âmes charitables se précipitèrent pour délivrer les pauvres bêtes de la mauvaise plaisanterie d'une bande de gamins. Quelle ne fut pas leur surprise de voir, en se penchant, sur la plume un petit carton avec ces simples mots : voyez Bolero et Sally Rand dans la danse de l'éventail. Un homme suivait qui vous gratifiait d'un prospectus où l'on trouvait tous les détails supplémentaires concernant le spectacle. Le procédé eut tellement de succès que, pour « Tarzan », on habilla les chiens d'une peau de singe, et d'un pyjama pour « Were not dressing » ; ce directeur en vint à organiser un bal costumé ouvert à tous les chiens de la ville et il prit à cette occasion des idées pour ses prochains films.

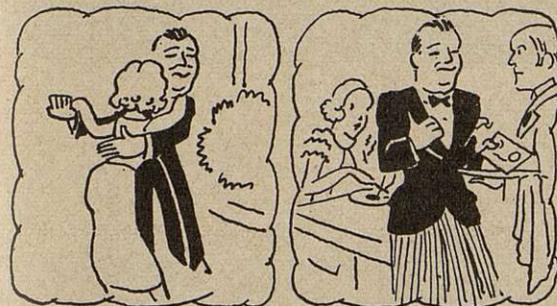
Je peux t'y les goûter les vôtres, m'ame Mathieu.  
— Mais oui, entrez donc.  
— Ce qu'est propre chez vous ; alors vous avez de l'espoir ; c'est qu'elle de la mère Durand elles sont rudement bonnes.  
Qui parle ainsi ? deux braves ménagères américaines.

De quoi parlent-elles ? des confitures que prépare l'une d'elles pour le concours organisé à l'occasion du film *La Foire aux Illusions*. Pour cela, en effet, chaque ville où passe le film désigne sa championne, laquelle participe au championnat de son état, les vainqueurs iront à Hollywood pour disputer le titre de champion des Etats-Unis des confitures. Voilà



un championnat dont vous ignoriez certainement l'existence. Inutile de vous dire qu'il fallait aller voir le film pour participer au concours. Déduisez vous-même que toutes les ménagères y allèrent. Le point était marqué.

Il ne fallut pas trois jours pour qu'Atlantic-city, une des plus élégantes stations de la côte-est des Etats-Unis se passionnât sur l'identité de ce gentleman que l'on apercevait partout. Toujours galant, empressé auprès des dames ; il ne consentait jamais à dévoiler sa personnalité. Il circulait dans une voiture unique qui faisait l'admiration de toute la côte. Il semblait avoir doublé le cap de la trentaine depuis peu. Sa distinction et son allure avait bouleversé tous les cœurs de la plage. Rencontrant à l'improviste une



Invitant à danser les plus belles femmes, réglant l'addition des plus belles jeunes filles...

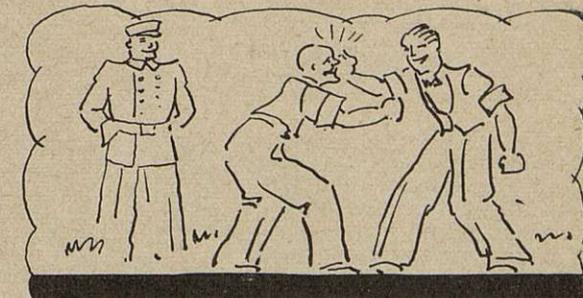
femme dans un restaurant, il l'avait saluée et avait réglé son addition à son insu, ce qui l'effraya fort, croyant qu'elle aurait à faire certaines concessions en échange. Elle fut rassurée quand elle apprit que le même fait s'était déjà produit un certain nombre de fois sans qu'il ne soit rien arrivé aux charmantes bénéficiaires. C'était d'ailleurs une de ses habitudes de régler les notes des dames qu'il rencontrait seules. La raison en demeurait ignorée. Les bruits les plus fous avaient couru : c'était un espion, un bandit ; devant l'indifférence de la police qui suivait son manège avec un désintéressement absolu, les esprits s'étaient calmés sauf ceux des maris. Le quatrième soir de son séjour, il apparut au casino, suivi par une nombreuse cohorte de ses admiratrices. Il invita à danser les plus belles des femmes, sans s'attarder à aucune. La foule enviait les privilégiées ; les jeunes filles et les femmes de tout âge faisaient des grâces pour être invitées. A minuit, tel le prince charmant, il disparut. Un roulement de tambour suivit de peu son départ. Un haut parleur annonça : le gentleman qui vient de partir convie ses aimables cavalières et les non moins charmantes jeunes femmes qu'il a pu obliger à le retrouver à partir de jeudi au « critérium palace » dans le film *Les Affaires d'un gentleman*. Ce fut de la stupeur. Ainsi tout n'était que réclame pour un

simple film. O cinéma, moderne enchanteur qui permit à de nombreuses personnes de faire connaissance avec un vrai prince charmant.

Les agents sont des braves gens... comme dit la chanson. Ceux qui fendaient la foule des badauds attroupés autour de deux hommes bataillant, on ne savait pour quel futile motif, l'étaient particulièrement. Ce qui ne les empêcha pas de les saisir rudement par le collet et de leur demander des explications.

— Ben quoi, y a plus moyen, s'emporta le premier.  
— Oui, on s'amuse, reprit l'autre. Comme qui dirait, j'étais Baer et lui Carnera.  
— Ah, le contraire que tu veux dire, coupa son camarade.

— Allons circulez, commanda le représentant de la force publique. Ce que firent nos deux bonshommes après avoir remis leur veste et en avoir extrait d'une des poches une liasse de prospectus portant l'adresse d'un cinéma voisin qui projetait un film où s'affrontent les deux célèbres boxeurs.



Deux hommes se battaient, on ne savait pour quel motif.

On demande de jeunes et jolies filles pour harem ; bien payé. Par ces temps de crise où chacun lit les offres d'emploi, cette ligne ne pouvait passer inaperçue. Les jeunes filles affluèrent à l'adresse indiquée. A chacune, le préposé aux engagements posait la même question :

— Avez-vous déjà travaillé dans un harem ?  
La réponse tombait invariable : non monsieur.  
— Savez-vous quel genre de travail vous y attend ?  
— Non monsieur, mais quel qu'il soit je le supporterai car je dois manger.  
— Et bien, prenez ce billet, allez voir ce film avec un de vos amis, vous n'aurez d'ailleurs qu'une place à acquitter ; et si après vous êtes toujours consentante, revenez.

Nous ne citerons pas le nom du film, car en spéculant avec la misère humaine le cinéma avait peut-être été un peu loïn.

Mais quel cerveau machiavélique, direz-vous, leur procure toutes ces idées ? Je n'en sais rien mais convenez avec moi que quelques-unes ne manquent pas de sel.

ROBERT FRANKEL.

## SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

### LEURS NOMS...

L'artiste Emile Delly's, venu à Hollywood tenir un rôle aux côtés de Chevalier dans la version française de **La Veuve joyeuse**, s'appelle de son vrai nom... M. Succès ! A preuve, que nous avons vu son passeport... Mais lorsque, il y a trente ans, Delly's débutait au théâtre, ce nom... prédestiné paraissait vraiment trop prétentieux, d'où le changement...

Autre nom, qui a souvent laissé perplexes les chroniqueurs d'Hollywood, celui de Helen Twelvetrees. "Twelvetrees" en anglais signifie "douze arbres". Interrogée, la très blonde artiste au visage de beauté parfaite, et presque aussi parfaitement inexpressif, expliqua que son vrai nom de Jurgens lui paraissait trop banal, elle consulta son arbre généalogique, et découvrit, il y a plusieurs siècles, en Angleterre, un ancêtre qui eut l'idée de planter devant son château un arbre pour chacun de ses enfants. Comme il en eut douze, on lui donna le nom de Twelvetrees...

### IRÈNE DUNNE SE DÉBROUILLE

Pas si bête, Irène Dunne ! Pour son rôle de **L'âge de l'innocence**, elle dut porter des robes à traîne, à bourrelets, tournures et manches à gigots. Et il faut avoir vu Jeanette Mac Donald enfermée dans des costumes analogues pour **La Veuve joyeuse**, incapable de s'asseoir et presque de marcher, pour bien apprécier l'ingéniosité d'Irène.

On dut construire pour Jeanette un divan spécial, au bout arrondi : on le mettait debout, elle s'y accrochait, puis on le faisait basculer, afin que, couchée sur le ventre, elle pût se reposer entre ses scènes... Mais pas Irène ! Elle fit installer dans ses toilettes d'invisibles fermetures éclair, et entre deux scènes, elle pouvait se dévêtir en un tournemain, se reposer à l'aise ! Heureusement, car entre les scènes elle passa la plus grande partie de son temps à changer de perruque : elle en porta 16 différentes dans le film !...

### PARALYSIE INFANTILE

— Ida Lupino et Hal Rosson (ex-époux de Jeanne Harlow) ont été les deux victimes les plus célèbres de l'épidémie de paralysie infantile qui a fait de terribles

*Ida Lupino, avant d'être atteinte de paralysie infantile, profitait largement du repos que lui accordait le studio pour partir sur son yacht vers de larges horizons.*

ravages à Los Angeles. Heureusement, ni l'un ni l'autre n'a été gravement atteint et ne portera de traces permanentes du mal. Mais, alités chez eux et dans l'impossibilité de recevoir de visites, ils ont fait connaissance par téléphone, et se sont liés d'une grande amitié, qui promet de croître encore lorsque tous deux seront rétablis.



*Ketti Gallian, entre deux scènes de Marie Galante, s'entretient avec notre correspondant particulier, à Hollywood, Harold J. Salemson.*

### LE "CARLO"

C'est une danse nouvelle que nous verrons dans **Student Tour**. Et on en dit monts et merveilles. Laissons la parole à Charles Reisner, le metteur en scène : "On y trouve, dit-il, un peu de la valse allemande, un peu de la flamme latine, et une trace de mystique orientale. D'esprit, c'est essentiellement européen, suave, "sophisticated" et excitant comme Monte-Carlo la nuit. C'est d'ailleurs pour cela qu'on l'appelle le "Carlo". M. Reisner a certainement des dons lyriques... mais son "Carlo" nous a l'air d'un sacré pot-pourri !..."

### DÉDIT

On chuchote à Hollywood qu'il aurait coûté gros à Charles Boyer de rompre son contrat avec la Fox. Un journal corporatif a cité le chiffre de 9.000 dollars ; un intime de l'acteur nous a donné celui de 21.000 (ou 315.000 francs) ! Boyer n'avait jamais caché qu'il n'avait pas une très haute opinion de son rôle dans **Caravane...** A peine ajoutait-il que le génie de Charell saurait en faire quelque chose. Lorsqu'on lui offrit un second film, où de nouveau son rôle était secondaire à celui de sa partenaire — où par surcroît il n'avait l'occasion de rien faire pour se faire valoir — il rompit.

Après Lilian Harvey, Charles Boyer... Décidément, la Fox qui, plus que toute autre firme, importe en grand nombre les talents européens, semble s'en lasser les uns après les autres. Il ne lui reste plus que Ketti Gallian, dont le film, **Marie-Galante**, vient d'être terminé, mais sans grand rapport avec l'œuvre de Deval (qui, contrairement à l'idée générale, n'a même pas été consulté pour l'adaptation cinématographique). Nous en avons déjà publié les premières photos, où l'on voit que la Fox a donné à notre jeune compatriote une personnalité très individuelle...

### LE PAYS DE LA MORT VIOLENTE

C'est l'Antiquité romaine et égyptienne que l'on verra dans **Cléopâtre**. Car, d'après les recherches effectuées par Cécil B. De Mille, aucun des personnages qui paraissent dans le film n'est mort de mort naturelle. Le poison et le poignard dans le dos se sont partagé les victimes...



En haut et en bas : deux scènes capitales de **AMOK**, le film que Fedor Ozep vient de terminer, d'après le roman de Stephan Sweig. On reconnaît sur ces deux clichés Yonnel et Inkijinoff, qui, avec Marcelle Chantal et Jean Servais, interprètent cette belle réalisation dont les dialogues ont été écrits par H.-R. Lenormand.

### DIVORCES A BON MARCHÉ

Au cours de la réalisation de **Wanted (Désirée)**, dont Rosemary Ames tient la vedette, l'assistant technique John Arensma a révélé qu'à Bornéo (où se déroule l'action du film), on peut se procurer un divorce pour 35 francs ! On dit que dès que la nouvelle s'est connue, les agences de paquebots ont été inondées de demandes de renseignements provenant des stars d'Hollywood. Mais Lupe Velez a trouvé que c'était trop loin, et elle a préféré intenter à Hollywood son procès contre Johnny Weissmuller qui, à Bornéo, aurait vraiment trop l'avantage de se trouver dans l'élément même de **Tarzan**,...

### LES SUPERSTITIONS D'HAROLD LLOYD

Cela ne serait pas de la superstition mais de l'idiosyncrasie, à en croire Harold. Mais le comédien à lunettes refuse de quitter une maison par une autre porte que par celle où il est entré, et il refuse de passer par des tunnels sauf quand il est dans un train ! Pour son nouveau film **La Patte de Chat**, il n'a utilisé que le **Stage** où il avait tourné ses plus grands succès parlants (il avait tourné un film à un autre studio et n'en était pas content)... Pour comble d'idiosyncrasie, Harold porte constamment sur lui un rouleau de banknotes qu'il tient pour porte-bonheur. Il a commencé le rouleau il y a quinze ans, et n'y touche jamais, sauf pour y ajouter de nouveaux billets !...

### INTRIGUES...

Certain illustre producer qui vient ces jours-ci en Europe aurait comme arrière-pensée d'y rejoindre Janet Gaynor, qu'il voit pourtant chaque jour au studio... Et certaine jeune Française, importée à Hollywood pour y devenir star dans son premier film ne verrait pas tout ceci d'un très bon œil...





Seul, Jacques Feyder, son mari, avait su, dans **LE GRAND JEU**, mettre en valeur le véritable tempérament dramatique de **Françoise Rosay**. Il la dirige à nouveau aujourd'hui dans un film réalisé d'après un scénario original, **PENSION MIMOSAS**, qu'interprète en outre un nombre imposant de vedettes de première grandeur : **Alerme, Paul Bernard, Jean Max, Denise Delamare, Raymond Cordy, Ila Meery, Pierre Labry, Paul Azais** et **Arietty**.

Voici **Wallace Beery**, tel qu'on peut le voir en ce moment sur un écran des boulevards, dans **VIVA VILLA** où il tient le rôle pittoresque et coloré de Pancho Villa, "bandit d'honneur" mexicain, terreur des villes et des femmes, libérateur "énergique" des peuples opprimés. **Fay Wray, Stuart Erwin, Donald Cook, Joseph Shilkraut** et **Katharine de Mille** entourent Wallace Beery dans ce film mis en scène par Jack Conway.



## ECHOS D'ICI ET D'AILLEURS...



Qui reconnaîtrait, sous les traits de ces deux clochards, les sympathiques Marcelle Géniat et Aquistapace. On les voit ici au cours d'une scène du Billet de Mille, ce film qu'interprètent la plupart des grandes vedettes françaises sous le patronage de l'Association de la Presse Parisienne Cinématographique (A.P.P.C.).

### EN MARGE DE...

... L'intéressant article de notre collaborateur Robert Frenkel, relevons ce nouveau trait du génie publicitaire américain :

On sait que l'« ennemi public n° 1 », le bandit Dillinger, qui avait si longtemps échappé à la police américaine, a enfin été abattu alors qu'il sortait d'un cinéma.

Or, ce cinéma projetait précisément un film de gangsters : *Manhattan melodrama*.

Et maintenant, tirant à profit cet événement sensationnel de l'actualité, les producteurs du film placardent de nouvelles affiches ainsi conçues : « Dillinger a payé de sa vie pour voir ce film. A vous cela ne coûtera que le prix d'un fauteuil ! »

### APRES LA MORT DE MARIE DRESSLER

Marie Dressler a laissé une fortune qui s'élève à peu près à 4.500.000 francs.

C'est à sa soeur, Mrs Richard, qui réside en Angleterre, qu'elle a légué la presque totalité de cet héritage.

En outre, le testament mentionne divers legs parmi lesquels nous notons : 500.000 francs à une servante noire à son service depuis vingt-cinq ans, Mamie Cox.

200.000 francs... et sa voiture, à son chauffeur et valet de chambre, Jerry Cox, le mari de Mamie.

### SUZANNE LANGLEN JOUE ET PERD...

... Mais c'est dans un film, *School days* (les journées à l'école) où elle entre en compétition avec la vedette du film. Et comme toute vedette qui se

Orane Demazis, plus émouvante que jamais, interprète avec une profonde sincérité, le rôle d'ANGELE dans le film tiré du livre fameux de Jean Giono, *Un de Beaumugnes*, et dont la mise en scène est dirigée par Marcel Pagnol. Parmi les autres interprètes de cette réalisation, entièrement tournée en plein air, citons : Fernandel, Henri Poupon, Delmont, Andrex, Mme Toinon et Jean Servais.

respecté et digne de ce nom, doit toujours avoir raison et triompher, c'est Cecily Courtledge, excellente artiste mais médiocre joueuse de tennis, qui a remporté une victoire sur la grandissime championne Suzanne Lenglen.

### UN COCKTAIL DE 500°

La 500° représentation à Paris de *Tessa* eut lieu la semaine dernière au

*Raspail 216*, en présence de Victoria Hopper, l'exquise interprète de ce film émouvant, et de Basil Dean, son metteur en scène.

A l'issue de la projection du film, un cocktail a réuni au bar du *Raspail 216*, toute la presse parisienne, de nombreuses personnalités du monde cinématographique, entourant et félicitant Victoria Hopper et son mari, Basil Dean.

### DERNIÈRE HEURE

— Aimé-Simon Girard, Josseline Gaël, Pierrette Caillol, Pierre Finaly et Georges Pécelet sont les principaux interprètes des *Hommes de la cote* que André Pellenc met en scène.

— Nous recevons l'information suivante :

« Par suite d'engagements antérieurs, Jeanine Crispin vient de partir à Berlin où elle interprétera un des principaux rôles du film *Chopin*, que la Société Tobis présentera cet hiver à Paris.

« Elle ne pourra donc être la vedette féminine du film *Les Hommes de la cote*, mais rentrera à la fin du mois pour les répétitions de *Miss Bâ*, le spectacle d'ouverture des Ambassadeurs, direction Marie Bell. »

— C'est José Noguero qui tiendra le rôle de Lagardère dans *Le Bossu*.

— Denis d'Inès, de la Comédie-Française, débutera prochainement à l'écran dans un film de Jaquelux, *Les compères du Roi Louis*.

— On a donné à Joinville le premier tour de manivelle de *Mam'zelle Spahi*, tiré de l'opérette d'André Heuzé et Etienne Arnaud et que dirige Max de Vaucorbeil. L'interprétation comprend : Noël-Noël, Raymond Cordy, Josette Day, Colette Darfeuil, Lyne Clevers, Felix Oudart, Pierre Magnier, Mady Berry et Saturnin-Fabre.

— Georges Dolley écrit le scénario de *Yo, le coupeur d'oreilles* que réalisera Kint Geron.

— Jean Worms tournera aux côtés de Marcelle Chantal *Antonia*, dont la réalisation est maintenant très prochaine.

— Berval, qui vient de terminer *Roi de Camargue*, sera la vedette du film qu'André Hugon, va réaliser au début de septembre, d'après un scénario original de Paul Fékété.

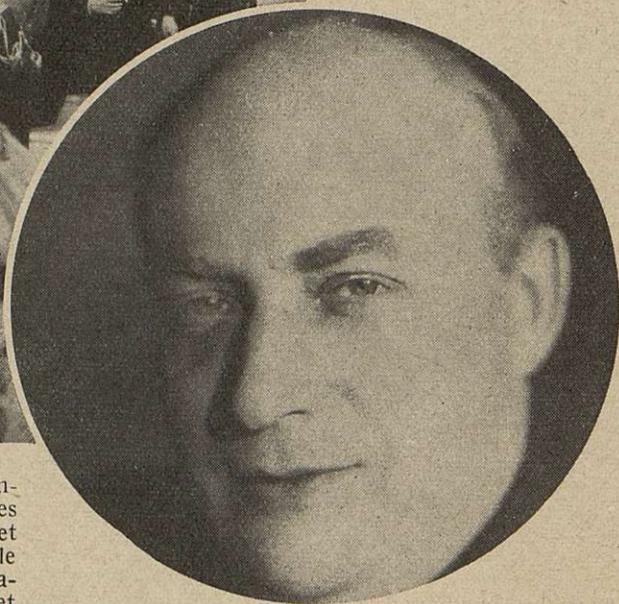
— Joseph Braun va réaliser *Trois Voyous et demi*, qu'il fera tourner par une troupe de jeunes acteurs.

*N'y a-t-il pas une légère (oh ! très légère !) ressemblance entre Annabella et Katherine de Mille, fille adoptive de B. de Mille et que l'on verra cette saison dans trois importantes productions : Viva Villa, que l'on projette déjà à Paris, Trumpet Blows, un film dont George Raft est la vedette, et Ce n'est pas un péché, le dernier film de Maë West.*



## Le cinéma moyen d'expression A PROPOS DE LA RUSSIE DES "NUITS MOSCOVITES"

On peut reconnaître, dans le médaillon, le metteur en scène Alexis Granowski et (à gauche) une scène d'ensemble des Nuits Moscovites, dans laquelle on reconnaît, descendant les marches de l'escalier, Annabella, suivie de l'officier Pierre Richard Willm.



LES murs ont des oreilles ; la renommée a cent voix, il y a des bouches aux égouts et un œil à Moscou et pourtant on refuse l'organe de la parole au cinéma qui depuis cinq ans déjà bavarde, jacasse, pleure, rit, grince et chante.

Je n'en veux pour preuve que les réponses parues ici-même, que les ministres des différents cultes firent à mon confrère Robert Fraenkel qui les interrogeait (1). Tous, comme s'ils s'étaient entendus, proclamèrent : le cinéma est visuel, essentiellement visuel.

Est-ce que tous ces meisseurs seraient sourds ? Non, mais on ne saurait mieux faire pour expliquer leur cas que de leur citer le texte même de la Bible : « Ils ont des oreilles et ils ne veulent pas entendre. »

Ils sont comme ces gens qui, ayant connu un homme atteint de cécité le retrouvent guéri après une opération de la cataracte et n'en continuent pas moins à le conduire par le bras. Ils ne peuvent pas s'imaginer que cet ancien aveugle puisse voir. Ils ne « réalisent » pas.

Trop longtemps, les écrans furent muets et tous ces pasteurs n'admettent pas qu'ils soient devenus sonores. Pour eux le cinéma ne parle qu'aux yeux.

Et bien, soit ! Acceptons cette décision, le cinéma, malgré tous ses hauts parleurs s'adresse avant tout à la vue, mais ne prenons pas ce caractère pour un défaut, pour une restriction ; bien au contraire, c'est une des qualités et des forces du septième art.

« Le cinéma est essentiellement visuel », tant mieux, c'est pourquoi il a une grande influence sur nous, c'est pourquoi il nous touche si profondément.

Il est plus proche de notre mécanisme intellectuel et ressemble à cette lanterne magique intérieure où sans arrêt nous voyons défiler en nous même des

(1) Libre opinion : Ciné-Magazine du 2 août 1934.

acteurs impondérables dans des décors immatériels. Peut-être, est-ce là le secret de son pouvoir ? C'est là une question qu'on n'a pas assez approfondie.

Nous pensons en images, aussi grands enfants que nous sommes, nous gardons toujours le goût des illustrations.

Nous n'avons d'ailleurs pas tort et il y a bien des autorités pour légitimer ce penchant. Est-ce que Napoléon n'affirmait pas : « Qu'un petit croquis vaut mieux qu'un long discours ». Qu'aurait-il dit de cette suite de figures mouvantes qui peuvent développer toutes les idées.

Il est probable qu'il aurait partagé l'opinion de tous les chefs autoritaires actuels qui ont compris le puissant élément de propagande, l'insinuant moyen d'expression que constituent les films.

Tous les dictateurs se sont immédiatement emparés de la haute direction de la production cinématographique de leur pays. C'est sans doute chez les Soviétiques qu'on a fait le plus grand effort dans ce sens. Il n'est pas besoin de rappeler ici tout ce qu'ils ont entrepris pour créer un cinéma de Gouvernement.

Plus récemment, Hitler a mis la main sur la production allemande. Goebbels, ministre de la propagande s'est chargé de régenter les studios. Nombre de films furent tournés qui n'ont pas été projetés chez nous et qui n'avaient pour but que d'exalter les sentiments nationalistes ou plutôt nationaux-socialistes. En effet, il n'y a pas de moyen d'expression qui ait plus de puissance et d'emprise sur les

foules et donc, si on le veut, plus de force éducative que le cinéma.

Mais il ne faut pas perdre de vue la vraie « fin » du cinéma : Le cinéma est un des divers moyens de « conter une histoire », de distraire les hommes — de les distraire dans le sens éthymologique du terme, c'est-à-dire, de leur faire oublier la vie quotidienne, de les extraire de leurs préoccupations journalières.

Quant à son influence sociale, ce n'est souvent qu'une question de point de vue. Le clergé américain juge que certains films que nous trouvons parfaitement inoffensifs ont une action nocive sur les spectateurs. La censure française a longtemps interdit *Amok* où elle voyait un plaidoyer en faveur des théories néo-malthusienne (c'est-à-dire des théories contre la natalité, contre la reproduction de l'espèce humaine) tandis que ses réalisateurs n'y avaient vu qu'un simple drame.

Il est certain qu'on ne bâtit pas avec du vent. Pour construire, il faut des matériaux qu'on est bien obligé de quérir quelque part. Celui qui fait un film prend ses personnages dans la vie, aussi plus une œuvre sera riche, plus elle sera nourrie, plus elle soulèvera de problèmes et plus elle apportera avec elle de notions, d'idées et de conceptions imprévues.

Ce peuvent être des théories neuves ou anciennes. Ce peuvent être simplement des documents. Bien souvent, le cinéma a été pour nous une source d'information.

Qu'est-ce que la plupart des gens sauraient des Américains, s'ils n'avaient pas été au cinéma ; c'est le film qui a révélé les Etats-Unis à beaucoup d'entre nous ; c'est d'ailleurs pourquoi nous avons eu si longtemps une si mauvaise opinion sur nos voisins d'outre-Atlantique. Hollywood ne nous envoyait que des œuvres par trop simplistes. Pleines d'air pur, mais d'enfance. Il a fallu *Back Street*, *Je suis un Evadé*, *New-York-Miami*, etc... pour nous montrer une Amérique moins primitive, plus fine et plus profonde. Est-ce que la campagne moralisatrice actuelle va éteindre à nouveau cette jeune flamme ?

De l'Allemagne, nous n'avons que peu de films révélateurs ; le plupart des œuvres ne reposaient que sur l'Histoire ou la fantaisie, l'irréel. Cette nation n'a que rarement laissé entrevoir par sa production le drame qui se préparait.

La Russie nous a donné : *Le Cuirassé Potemkine*, *Le Chemin de la Vie*, *Turksid* et *Okraina*, toutes œuvres qui ne soulèvent qu'un coin du voile et nous éclairent un peu sur le mystère que constitue pour nous l'immense Moscovie.

Mais, quelle riche matière elle offre aux metteurs en scène de valeur. Malheureusement trop souvent, ceux qui tentèrent d'y puiser des sujets l'ignoraient et ne la comprenaient pas ; il leur manquait le talent et les connaissances. Ils ne voyaient qu'une terre lointaine où il était facile de situer des aventures mélodramatiques

Granowsky qui est russe et qui a beaucoup vécu en France, est en train de tourner un film sur son pays : *Les Nuits Moscovites*. Le drame se passe pendant la guerre et je suis bien sûr que bien qu'il ne prétende aucunement faire œuvre d'histoire, il nous apportera pourtant quelques lumières sur l'époque et sur la nation.

J'ai donc été le voir.

Granowsky se détache parmi la foule des réalisateurs comme un personnage d'une grande culture,



De gauche à droite, Roger Karl, Annabella et Harry Baur dans les Nuits Moscovites.

puissant et original. Il a un visage large et plein de finesse, un accueil sympathique.

Né en Russie, il est sorti de l'école de mise en scène théâtrale de Pétrograd. En 1919, il fonde dans cette ville le Théâtre de la Tragédie. En 1920, il consacre son activité au Grand Théâtre de Pétersbourg. Puis il crée le Théâtre dramatique de Moscou et c'est avec sa troupe qu'il vint à Paris où il obtint un succès triomphal à la Porte Saint-Martin.

A Moscou, il mit en scène des pièces comme *Le Mystère Bouffon*, où se mouvaient 5.000 figurants. En 1925, Granowsky réalisa pour les Soviétiques son premier film *Le Bonheur irréalisable*. En 1929, il tourna à Berlin *La Chanson de la Vie*, dont nous n'avons vu, malheureusement, en France, qu'une version mutilée, et ce charmant film ironique qu'est *Les Treize Malles de Monsieur O.-F.*

« Il est difficile, dit-il, de cet air faussement indolent qui lui est particulier, d'exprimer la Russie, car elle est inexprimable. L'U.R.S.S. est une contrée immense et multiple. Un sixième de la surface du globe, on y parle vingt langues et même avec les moyens de communication actuels, il faut des jours pour la parcourir. Il y a des villages qui sont à plus de 60 kilomètres de la gare la plus proche. Celui qui ne connaît que les capitales, qui n'a vu que Moscou et Leningrad ignore encore cette énorme contrée. »

Et comme je lui demandais des précisions sur sa façon de représenter pour nous, français, un pays lointain et un temps disparu : « Il faut évidemment, dit-il, s'efforcer de faire sinon vrai, du moins vraisemblable ; respecter l'esprit ».

Moi, je pensais, en effet, à ce film ahurissant qu'est *La Grande Catherine*, qui est supposé se passer en Russie vers 1760 et où on a fait le plus étrange cocktail de costumes, de styles, de coutumes et de modes, où

La reconstitution, dans la cour du studio de Billancourt d'un bâtiment moscovite.



l'on voit les barbes qui furent supprimées et interdites par ordonnance de Pierre-le-Grand dès le début du siècle, les habits du XVI<sup>e</sup> et où triomphe enfin de tels anachronismes qu'un téléphone posé sur une table n'eût guère étonné dans ce bazar. Certes les anglais qui produisirent le film connaissent mieux le roi Henri VIII que Catherine la Grande.

Mais Granowsky reprenait en souriant à demi : « Il faut toujours interpréter au cinéma. Le document aussi vrai soit-il, est souvent incapable de rendre l'effet qu'on attend de lui, on doit transposer.

« Par exemple, j'ai eu besoin de vues de la guerre, j'ai été voir en projection tous les films de la cinémathèque de l'armée. Il n'y a rien que je puisse utiliser. Ces images du front ne paraissent ni terribles ni impressionnantes, on voit un vague éclatement, puis dans le lointain deux ou trois silhouettes qui se meuvent, tombent et disparaissent. Ce sont peut-être des soldats qui ont été tués ou qui, simplement, se sont plaqués à terre, à l'abri, dans un trou d'obus. On ne sait pas. Ces ombres sont impersonnelles, à peine humaines, elles ne sont pas émouvantes ; l'écran demande autre chose.

D'ailleurs un film, même s'il traite d'événements réels, n'est pas une œuvre scolaire, ce n'est pas un récit chronologique ou une suite de faits contrôlés ; il doit avoir de la vie, il faut donc prendre parti. Car vivre c'est prendre parti même quand on est dans le domaine historique.

Il n'y a pas une seule histoire de France, une seule histoire universelle, unique et immuable ; il y en a autant que de chroniqueurs. Aussi impartiaux que tâchent d'être ces écrivains, ils ne peuvent entièrement étouffer ni leur sympathie, ni leurs haines, sinon leur œuvre serait chose sèche et sans nerf.

« Ainsi, quelles sont les origines de la guerre, elles varient de la Seine à l'Elbe. La Jeanne d'Arc de Voltaire n'est pas celle de Michelet et il y a dix Bonaparte, celui du Mémorial, celui de Ludwig, celui de Frédéric Masson et tant d'autres qui s'opposent et se contredisent plus qu'ils ne se complètent. On

ne sait même au juste quels furent ses traits et son allure. Ses portraits diffèrent. On le connaît si peu que s'il nous était donné de le rencontrer sur les Champs-Élysées, marchant les deux mains derrière le dos, nous dirions, intrigués : « Tiens, quel est ce drôle de bonhomme qui se promène mal coiffé avec une mèche sur le front.

« Evidemment, il faut s'efforcer de faire vrai et de respecter les costumes, l'architecture, les coutumes, mais c'est insuffisant. Il y a autre chose. Il y a, lorsqu'on veut reconstituer un monde, une époque, une somme de facteurs indéfinissables mais importants. Car, c'est avant tout l'esprit de ces sociétés abolies qu'il faut restituer et faire briller à nouveau. Cela nul ne peut se vanter de l'atteindre à coup sûr. On peut essayer, s'y efforcer, mais seul le résultat peut démontrer si on a réussi.

« Et si le spectateur ne se sent pas en Russie, s'il ne se croit pas entraîner pendant la guerre entre la Mer Noire et la Baltique, toutes les archives du monde, tous les documents archéologiques, toutes les reconstitutions les plus exactes ne serviront de rien, le public est seul juge. »

Et je quittai mon interlocuteur.

C'était à Billancourt, dans un décor d'extérieur représentant une place en Russie. Bien souvent, j'avais été me promener dans des studios, mais jamais je n'avais éprouvé un sentiment aussi curieux. Ici, malgré les machinistes et les opérateurs, malgré les appareils et les câbles, sous ce ciel bleu et blanc d'Île de France — dans ce cadre étranger, parmi ces uniformes, ces boutiquiers en blouse, ces femmes aux robes désuètes, au milieu de ces inscriptions illisibles, de ces icônes, de ces clochers bulbeux, moi, à 500 mètres de Paris, à 500 mètres de la Seine, j'avais l'impression étrange et mystérieuse d'être transporté comme par un coup de baguette magique à des milliers de kilomètres de chez moi, dans un autre monde, là-bas sur les bords de la Moskova où Granowsky m'avait emmené.

André MICHEL.

## LES FILMS DE LA SEMAINE

### RAPT D'ENFANT



Dorothea Wieck et Baby Le Roy

Interprété par Dorothea Wieck, Alice Brady, W. Frawley et Baby Le Roy

Réalisation de Alexander Hall

Madeline Fame est célèbre d'abord pour le talent qu'elle déploie dans ses films, et ensuite pour l'amour passionné qu'elle porte à son fils, le petit Michel. Aussi celui-ci est-il tout naturellement l'objet de la convoitise des kidnappeurs et une bande a fini par s'emparer de lui. Madeline est au désespoir. Grâce à ses hautes relations,

on lance toute la police à la recherche de l'enfant et plusieurs détectives privés s'attaquent à la même tâche. En vain. C'est Madeline elle-même qui réussit à retrouver le petit Michel avec l'aide d'une vieille fermière qui a pour elle une admiration sans bornes. Dorothea Wieck ne retrouvera jamais son rôle de Madchen in uniform qui pèsera toujours sur elle. Baby Le Roy, lui, cet adorable enfant, est toujours aussi drôle et aussi spontané. Maurice Chevalier lui aurait-il transmis « l'étrincelle ? »

### LE SPHINX



Lionel Atwill (à gauche), et Sheila Terry

Interprété par Lionel Atwill et Sheila Terry

Réalisation de Phil Rosen

Voici un nouveau film policier. Un gangster de la finance, Jérôme Breen n'hésite pas à « descendre » tous ceux qui le gênent dans l'exécution de ses « coups ». Après chaque crime, il a bien soin de se montrer sur les lieux où il est accompli, aux voisins, à la concierge ou à la mère de la victime, avec qui il entre en conversation. Aussi est-il facile d'avoir le signalement du criminel et de retrouver sa piste. Mais alors, on s'aperçoit,

et les experts médicaux l'attestent, que le criminel est sourd-muet. Comment a-t-il donc pu converser le jour du crime ? L'énigme devrait être insoluble. Vous saurez qu'il n'en est rien en allant voir ce film sobrement mis en scène, avec mesure et avec goût par Phil Rosen et interprété par Lionel Atwill dont c'est probablement là la meilleure création. On croyait avoir découvert toute la gamme des effets sonores possibles. Le metteur en scène grâce au rôle du sourd-muet, nous en révèle un nouveau, qui est hallucinant.



Pierre Richard-Willm et Marie Bell dans son rôle d'Irma.

## LE GRAND JEU

FILM RACONTÉ

Marie BELL..... Irma. (Florence)  
Pierre RICHARD-WILLM ..... Lui. et Françoise ROSAY. Georges PITOEFF  
Charles VANEL. Lyne CLEVERS

Ma chère Claire,  
Puisque tu insistes...

Oui, une fois dans ma vie, j'ai aimé vraiment. Et je croyais être aimée, mais c'est une autre qu'il aimait en moi. Tu vas comprendre. Il était légionnaire, au Maroc. Grand, fort, rude même, mais le regard toujours lointain, et bleu, oui, terriblement bleu. Moi, je chantais ce soit-là pour la première fois dans une boîte du pays, et j'avais remarqué que celui-là me regardait éperdument, plus que les autres, autrement que les autres. Après mon numéro, il m'a appelé à sa table, me harcelant de questions. Et il semblait lui paraître impossible que mon nom soit Irma, que je ne sois jamais allée à Paris, que cette voix soit la mienne. Tantôt il me demandait de me taire et me fixait longuement, tantôt il me harcelait :

— Non, me disait-il, rappelle-toi, cherche, cherche. Ton vrai nom, dis-moi ton vrai nom. N'as-tu pas eu une maladie récemment, un accident qui t'ait fait perdre la mémoire. D'où te vient cette cicatrice, cette blessure à la tête. Rappelle-toi ton nom... ton vrai nom... dis... Florence !

Je le regardais stupéfaite et sans comprendre. Que répondre. J'ai cru qu'il avait la fièvre, je n'ai rien dit. Il m'a emmenée chez lui ; quand j'en voulais repartir, il ne me laissa pas retourner avec la troupe. Il m'a gardé avec lui et nous avons vécu ensemble. Souvent je le surpris me regardant avec un air étrange, me dévisageant. Il ne prêtait pas d'attention à ce que je lui disais, mais il écoutait avec étonnement le son de ma voix, et à ces moments-là, toujours, toujours, il murmurait, Florence... Florence... Moi, je n'essayais ni de comprendre, ni de questionner. Peu à peu, pourtant, il semblait redevenir normal, m'aimait maintenant moi-même.

J'étais presque heureuse, et un jour j'ai cru que j'allais connaître avec lui, que j'aimais de tout mon être, le vrai bonheur. Hélas !...

Ce jour-là, une lettre de son notaire lui annonça qu'il héritait d'une grosse fortune. Il allait être libre et il décida de partir, de retourner en France en m'emmenant avec lui. Je débordai de reconnaissance et de joie, et nous partîmes pour Casablanca où le lendemain nous devions prendre le paquebot qui nous conduirait en France. Après avoir visité la ville, nous nous sommes installés à la terrasse d'un café de la place de France. Et c'est là que j'ai vécu la minute la plus importante, la plus dramatique de ma vie, celle qui a changé tout le cours de mon existence. Je le regardais depuis un moment, heureuse de le voir, insouciant et presque gai. Soudain, je le vois blêmir et chanceler sur sa chaise, comme assommé ; je regardais ce qui l'avait ainsi frappé : d'une auto, je vois alors descendre une femme, et cette femme, c'était... c'était moi... comprends-tu ; mon vivant portrait. Lui murmura : « Florence ! » et je compris...

J'ai pris seule le paquebot. Lui est retourné à la légion. Une nuit, dans le Sud, il est mort. Il m'avait laissé sa fortune et par le notaire, j'ai tout appris.

Pour Florence, il avait autrefois dilapidé une fortune et fait des dettes. Pour le tirer de là, ses parents avaient exigé qu'il quitte la France. La cruelle Florence avait refusé de le suivre dans son malheur, et, dégouté de tous, il s'était engagé à la légion étrangère.

C'est là, je te l'ai dit, que je l'ai rencontré. Cela a-t-il été pour moi une heureuse rencontre ?

Grâce à la fortune qu'il m'a laissée, je suis devenue une artiste célèbre, mais lui ne m'avait pas aimée. Et jamais moi, je n'ai aimé un autre que lui...

Je t'embrasse...

P. C. C.  
Georges COLMÉ.

# COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques.

**Vive Robert Lynen.** — A la suite de la réponse que je vous ai faite il y a quelque temps, je reçois une lettre d'un de mes correspondants et je me fais un plaisir de la reproduire ci-dessous à votre intention, vous précisant toutefois qu'il s'agit là de l'opinion toute personnelle de ce correspondant qui signe : **Grand Frère Félix.**

«Voulez-vous dire à **Vive Robert Lynen** que je peux, si elle le désire, combler sa curiosité à l'égard de ce jeune artiste que je connais bien et dont j'ai pris ce printemps de nombreux clichés.

Laissez-moi cependant lui donner un bon conseil : qu'elle reste sur le souvenir du charmant gamin qu'elle a vu à l'écran ; la réalité — comme toujours — ne pourrait que la décevoir de toute façon ; au surplus, Robert Lynen est timide, quoi qu'on en ait dit, il déteste les visites et ne lui opposera qu'un visage énervé et grognon en admettant — ce qui est douteux — qu'elle puisse décider les parents à permettre une entrevue.»

**Jacques Pitzèle.** — Une autre fois, faites un tout petit effort d'imagination : trouvez un pseudonyme. Meg Lemonnier habite 7, rue Mignard, à Paris et Betty Stockfield, 26, rue de la Faisanderie. Quant aux annués que vous me causez j'ai beau m'interroger, me réinterroger et me réinterroger, je n'en trouve nulle trace ni parcelle de trace.

**René Rivoire.** — S'agit-il en fin de compte d'une grève des pseudonymes ? Vous trouverez, d'autre part, mon cher ami, la demande de correspondant que j'ai rédigée selon vos indications et désirs. Good luck.

**Josette.** — Vous atteignez au faite de la complaisance, Mademoiselle Josette (j'allais dire ma femme). Les trois renseignements que vous me donnez me sont de la plus grande utilité, bien que je crois que vous faites erreur au sujet de Ramon Novarro, compositeur de musique ; je crois qu'il s'agit plutôt d'un homonyme ; enfin, je me renseignerai de façon plus précise. Et maintenant, passons aux réponses : 1° Georges Rigaud habite 44, rue Saint-Ferdinand ; 2° Ida Lupino est née en 1914 ; 3° Il ne faut pas parler de talent pour Joan Crawford, pas plus que, par exemple, pour Jean Harlow, c'est presque exclusivement leur personnalité physique qui leur a donné leur grande popularité. D'autre part, je tiens à vous apprendre que dans son prochain film, **Laddie Mac Kee**, elle ne sera pour ainsi dire pas maquillée du tout ; 4° S'il ne me restait qu'une petite place, je ne pourrais pas introduire votre demande de correspondant ; c'est la plus longue que j'ai eue jusqu'à présent. Mais pour vous (...et pour les autres) que ne ferais-je pas ?

**B. H. 69.** — Vous avez oublié de (B) achever votre pseudonyme (non, non, mon cerveau ne bout pas). La preuve, c'est que je suis encore capable après cet astuce (ô, jeune présomptueux !) de vous donner les adresses : Richard Barthelmess, c/o studios Warner Bros, 5842, Sunset, boulevard à Hollywood. André Luguet, 36, boulevard des Invalides et Simone Simon, 36, rue de Penhièvre.

**Maidy Lorán.** — Très flatté de vos appréciations ! Si vous voulez joindre Ketti Gallian, écrivez-lui aux studios "Fox-Film Corporation" où elle tourne Marie Galante, en ce moment ; voici l'adresse de ces studios R 1401, Western Ave, à Hollywood.

**El djézair.** — Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir pénétrer dans le secret des dieux ; la question que vous me posez sur ma collaboration m'autorise à vous taxer d'indiscrète. Motus ! Motus ! 1° **Ciné-Magazine** est le fournisseur de photos d'artistes de tous les libraires ; il est donc plus que très probable que celle que vous avez vues proviennent de chez nous ; vous pourrez quand même écrire pour demander notre catalogue ; vous y trouverez forcément un choix plus complet qu'ailleurs (vous ne trouvez pas que ces derniers mots vous ont un petit air de formule publicitaire... une réminiscence de "mieux et meilleur marché que partout ailleurs", comme l'affirme un de nos grands magasins ?) ; 2° La France, c'est un fait acquis, est le pays de la raison, de la mesure, et la publicité

**Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "Ciné-Magazine" offre à ses nouveaux abonnés d'un an UNE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque. Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 50 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.**

**ABONNEZ-VOUS!**

faite autour des stars américaines paraît déplacée aux yeux des Français si elle était appliquée à une vedette française ; 3° En effet, Meg Lemonnier, comme Claudette Colbert, est d'origine canadienne. **Sévère mais juste**, telle est la remarque qui me vient aux lèvres en lisant les âges que vous donnez à Jean Murat, Charles Boyer, Henry Garat, Meg Lemonnier, Marie Bell, Gaby Morlay et Danièle Parola (cette dernière de trois ans moins âgée que vous ne le supposez). Enfin, pour finir, vous pouvez vous abonner au journal à n'importe quelle époque de l'année, sans attendre la fin de l'année ; mais faites comme bon vous semble, bien entendu !

**Jean de Nîmes.** — La réalisation du **Roi de Camargue** est aujourd'hui terminée en ce qui concerne les extérieurs, tournés dans le Midi. Vous devez lui écrire à Paris, où je vous rappelle son adresse : 35, rue de Berne (8°).

**Des P. T. T. à la caméra.** — Et avec tout ça, une arrivée en coup de théâtre. Voici, petit Télé, les réponses : 1° **Sans Famille**, que réalise Marc Allegret, est interprété par Vanni Marcoux, de l'Opéra, Dorville, Robert Lynen, Madeleine Guitty, Aimé Clariond, Paulette Lambert, Gildès et Béragère ; 2° Raimu habite 59, rue de La Boétie et André Luguet, 36, boulevard des Invalides. Allez, allez, vite, allez porter vos "petits bleus"...

## TOUTES LES VEDETTES DE CINÉMA

### CARTES POSTALES Dernières nouveautés

2079 George Ratt	2098 Joan Harlow
2080 Johnny Weissmuller	2099 Mireille Perrey
2081 Johnny Mac Brown	2100 Germaine Roge
2082 Jean Parker	2101 Marlène Dietrich
2083 Muriel Evans	2102 Ruth Chatterton
2084 Joan Crawford	2103 Helen Hayes
2085 Jean Harlow	2104 Jean-Pierre Aumont
1086 Gary Cooper	2105 Paulette Dubost
2087 Nancy Carroll	2106 Madeleine Renaud
2088 Paul Muni	2107 Monique Bert
2090 Cary Grant	2108 Josette Day
2091 Simone Deguise	Josette Day (2° pose)
2092 Mary Pickford	Josette Day (3° pose)
2093 Marcelle Chantal	2109 Charles Boyer
2094 Raymond Galle	2110 Pierre Brasseur
2095 Dorothy Wiecek	2111 Buster Crabbe
2096 Herbert Marshall	2112 Jean-Pierre Aumont
2097 Alice Field	2113 Claude Dauphin

### 18x24 Dernières nouveautés

591 Gaby Morlay	601 Victor Francen
592 José Noguero	602 Janet Gaynor
593 Elvire Popesco	603 Cary Grant
594 Robert Montgomery	604 Joan Harlow
595 Alice Field	605 Frédéric March
596 Marcelle Chantal	606 Mae West
597 Joan Crawford	607 Pierre Brasseur
599 André Baugé	608 Noël-Noël
600 Arlette Marchal	609 Charles Boyer

**Cartes postales bromure**  
Les 15 cartes franco **10 fr.**  
Les 25 cartes franco **15 fr.**  
**Photos bromure 10x24**  
La pièce... .. **3 fr.**

Demandez le catalogue complet en joignant **0 fr. 50** pour frais d'envoi à  
**CINÉ-MAGAZINE ÉDITIONS**  
**9, rue Lincoln - PARIS (8°)**

**Vive Robert Lynen.** — Au tout dernier moment, je reçois votre lettre. Je suis sûr que vous avez reçu le numéro du journal dans lequel je vous répondais, très peu de temps après avoir expédié votre missive. Je vous indiquerai la semaine prochaine les numéros où il est question de Robert Lynen ; pour l'instant, contentez-vous de ce que vous dit **Grand Frère Félix**, ça n'est déjà pas si mal que ça. Il n'y en aurait rien que pour vous dans ce numéro !

**Armand de Caro (Duc italien).** — Je reste sceptique... ne m'en veuillez pas... mais ce titre de noblesse ajouté avec parenthèses ne me dit rien qui vaille. Pierre Blanchard (la même question m'a été posée par un autre correspondant auquel j'ai répondu) porte son vrai nom au cinéma comme à la ville et il habite 5, place du Panthéon ; il est marié et père de famille. Cher Duc, daignez agréer les hommages d'un très humble vassal, votre serviteur.

**Mon rêve.** — Tout est permis quand on rêve... (air connu). Tous ceux qui revenaient d'Amérique en général et d'Hollywood en particulier, il y a cinq ou six ans, étaient émerveillés par ce qu'ils avaient vu là-bas. Aujourd'hui, ceux qui reviennent de la capitale du cinéma répondent par une moue déabusée aux questions relatives à leurs impressions de voyage. Les temps ont changé ; la crise est passée par là. Souhaitons seulement que cette crise ne ressemble pas à ce très fameux roi des Huns qui...

**Tatypouce.** — Encore ; mais on ne voit plus que lui dans ces colonnes ! Pierre Richard Willm habite à Paris, 89, rue Cardinet ; Jean-Pierre Aumont, 195, boulevard Malesherbes ; Colette Darfeuil, 5, rue Cognacq-Jay ; Jean Dax, 7, rue Jean Bologne ; Pierre Blancher, 5, place du Panthéon ; Paulette Dubost, 3, avenue des Chalets.

**Le garçon.** — Garçon de quoi ? Il faudrait savoir ! C'est votre ami qui a raison et vous tort : Gina Manès est en ce moment à Paris. Elle était effectivement ces jours-ci à Hossegor, sur la côte basque, mais elle en est revenue il y a déjà plusieurs jours, et n'a pas manqué, à son retour, de nous rendre une courte mais agréable visite. Ecrivez-lui, elle répond toujours aux demandes de photos dédicacées.

**Sans-souci.** — Et bien, je voudrais bien vous voir à ma place... Marie Glory n'a pas joué dans **Toi que j'adore** ; c'est Edwige Feuillère qui était la partenaire de Jean Murat, ou inversement, si vous préférez, pour être plus galant : c'est Jean Murat qui... etc... Les 3 derniers films de Marie Glory sont **Dactylo se marie**, le **Paquebot Tenacity** et **Votre sourire**, où elle a Victor Boucher pour partenaire (ah ! voilà ! cette fois j'ai été galant sans anicroches). Mona Goya est blond platine ; cela va-t-il vous empêcher de dormir, heureux sans-souci ?

**Frères Jacques.** — Eh ! on n'est pas ici pour dormir ! Il n'est rien de plus variable que les cachets que touchent les vedettes. Les deux jeunes premiers que vous me citez, doivent toucher dans les 250 à 300.000 par film, tandis que certain autre de nos grands comiques touche jusqu'à 500.000 et plus par réalisation. Jean Murat répond à toutes les lettres qu'on lui écrit. On ne sait toujours pas s'il s'est marié ou non avec Annabella ; si le mariage a eu lieu, ce qui n'est pas impossible, les conjoints auront réussi à le garder secret fort longtemps. Mais comme dans le cinéma, tout finit par se savoir...

**Riki, virgule.** — N'omettez pas la virgule, le «Blount» ne s'en charge pas... Bien sûr que je vais vous donner vos adresses, ne pleurez pas, ça n'est vraiment pas la peine. Pierre de Guingand, 52, avenue Kléber ; François Rozet 17, rue Eugène-Gibez ; Jean Galland, 9, rue Saint-Romain ; Claude Dauphin, 2, avenue Peterhof (17°) ; Jacques Varennes, 18, rue du Mont-Cenis (18°) et Raymond Cordy, 70, rue de Fontenay, à Vincennes.

**Six nez.** — Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, que c'est drôle ; il y a de quoi s'en taper le derrière sur le bord du trottoir d'en face... Tous les films doublés que vous voyez en France, sont la plupart du temps doublés à Paris. Quant aux sous-titres français des versions originales, ils sont rédigés et exécutés par des journalistes qui font ce travail accessoirement. En effet, Pierre Wolf a fait les sous-titres de **Only Yesterday**. L'expérience n'a pas été concluante à son sujet, au contraire.

**Goodnight sweetheart.** — L'il sée you to-morrow, just like in the song. But auswer you now. Sufficit ! ne sommes-nous pas en France, crédeu ! **Le baiser devant le miroir**, que j'ai beaucoup aimé (c'est du film dont je veux parler) était interprété par Nancy Carroll, Gloria Stuart, Frank Morgan et Paul Lukas. **Cherchuses d'or** par Dick Powell, Aline Mac Mahon, Guy Kibbee, et Joan Blondell. Enfin, **Le maître de forges**, par Gaby Morlay, Paule Andral, Irma Génin, Christiane Delyne, Jacques

**Blondinette ondinette.** — Charmant, plein de poésie. J'ai vérifié toutes les adresses que vous m'avez soumises, elles sont toutes exactes, sauf celle de la firme Pathé-Natan, dont le siège est à Paris, 6, rue Francoeur. Il n'y a pour ainsi dire pas de journaux de cinéma hebdomadaires aux Etats-Unis ; la plupart sont mensuels, d'autres sont quotidiens, extrêmement peu paraissent toutes les semaines. Mais vous pouvez trouver à Paris n'importe lequel de ces journaux. Renseignements pris, votre abonnement a été renouvelé à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1934. Vous avez, bien entendu, droit aux primes, comme tout nouvel abonné.

**Sweet Peter, sweet Albert :** et ainsi de... sweet... Pierre Richard Willm n'est pas marié et habite 89, rue Cardinet. Nous avons fait paraître il y a deux ou trois semaines, le récit complet de sa vie (numéro 15 et 16). Vous y trouverez tous les autres renseignements que vous brûlez de connaître. Pour Albert Préjean c'est exactement la

CINÉ-MAGAZINE

---

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

■

**Ce billet est valable du 24 au 30 août 1934  
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête**

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOURPER

Dumesnil, Rivers Cadet, Henry Rollan et Léon Béliers. Abel Gance s'est contenté de superviser ce dernier film que Fernand Rivers mit en scène.

**Mariette.** — Comme films parlants, nous vimes à Paris la pauvre Marie Dressler dans : **Anna Christie**, **Min and Bill**, **Prosperity**, **Les invités de huit heures**, **Tugboat Annie**, etc... Nous n'oublierons pas de sitôt, cette géniale artiste. En dehors de l'écran, qui en faisait souvent un couple pittoresque, Marie Dressler et Wallace Beery n'avaient aucun lien d'aucune sorte entre eux. Elle n'eût jamais le loisir de venir en France.

même chose, reportez-vous aux numéros 10, 11 et 12. IRIS

### DEMANDE DE CORRESPONDANTS

**René Rivoire**, 64, boulevard Pasteur à Paris (15°) 20 ans, désirerait correspondre avec un jeune homme du même âge et faisant comme lui ses études.  
**Josette.** — Jeune étudiante 17 ans, grande, mince, brune, aimant cinéma, sports, voyages, demande correspondant 18 à 20 ans, instruit de préférence et à peu près mêmes goûts. Envoyer photo, réponse assurée. Ecrire Mlle Josette Joly, rue Saint-Roch, Villa André. Vignion (Vaucluse).

L'ÉDITION 1934 DE  
**L'ANNUAIRE GÉNÉRAL  
DE  
LA CINÉMATOGRAPHIE**  
et des industries  
qui s'y rattachent  
**EST PARU**

■

Il est mis en vente au prix de :  
**30 francs pour la France  
50 francs pour l'Étranger.**



MACHINES PARLANTES  
ET  
DISQUES  
**ULTRAPHONE**

# PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 24 au 30 août 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.  
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

## 1<sup>er</sup> ARRONDISSEMENT

O **STUDIO UNIVERSEL**, 31, av. Opéra.  
*Les nuits de Broadway.*

2<sup>e</sup>

O **CINEAC**, 5, bd des Italiens.  
*Actualités. Dessins animés.*

O **CINE-OPERA**, 32, av. de l'Opéra.

O **CINEPHONE**, 6, bd des Italiens.  
*Actualités. Dessins animés.*

O **CORSO-OPERA**, 27, bd des Italiens.  
*Les opéras de la ville.*

O **GAUMONT-THEATRE**, 7, b. Poissonne.  
*Programme non communiqué.*

O **IMPERIAL-PATHE**, 29, bd Italiens.  
*Poliche.*

**LES MIRACLES**, 100, rue Réaumur.

O **MARIVAUX-PATHE**, 29, bd Italiens.  
*Le Scandale.*

**OMNIA-PATHE**, 5, bd Montmartre.  
*Actualités mondiales.*

O **PARISIANA**, 27, bd Poissonnière.

O **REX**, 1, boulevard Poissonnière.  
*Brevet 96-75.*

**VIVIANNE**, 49, rue Vivienne.  
*L'Homme invisible.*

3<sup>e</sup>

**BERENGER**, 49, rue de Bretagne.

O **KINERAMA**, 37, bd Saint-Martin.

**MAJESTIC**, 31, boulevard du Temple.  
*L'Homme qui assassina.*

**PALAIS DES ARTS**, 325, r. St-Martin.

■ **PALAIS DES FÊTES**, 8, r. aux Ours.  
*Rez-de-chaussée : Mauvaise graine.*

1<sup>er</sup> étage : *Condamnée à mort. L'Orlow.*

4<sup>e</sup>

O **CYRANO**, 40, boulevard Sébastopol.

**HOTEL-DE-VILLE**, 20, rue du Temple.

**SAINTE-PAUL**, 73, rue Saint-Antoine.  
*L'Orlow.*

5<sup>e</sup>

**CLUNY**, 60, rue des Ecoles.

**CLUNY-PALACE**, 71, bd Saint-Germain.  
*Big house. Chercheuses d'Or.*

■ **MESANCE**, 3, rue d'Arras.  
*Autour d'une enquête.*

**MONCE**, 34, rue Monge.  
*A l'affût du danger. L'Orlow.*

**PANTHEON**, 13, rue Victor-Cousin.  
*Bottoms up. Tonnerre sur le Mexique.*

**SAINTE-MICHEL**, 7, pl. Saint-Michel.  
*Mon chapeau.*

**URSULINES**, 10, rue des Ursulines.  
*Relâche.*

6<sup>e</sup>

**BONAPARTE**, 76, rue Bonaparte.  
*Relâche.*

■ **DANTON**, 99, bd Saint-Germain.  
*Toi que j'adore. 3<sup>e</sup> %.*

**PARNASSE STUDIO**, 11, r. J.-Chaplain.  
*Gilgi. Symphonies tziganes.*

**RASPAIL**, 91, boulevard Raspail.

**REGINA-AUBERT**, 155, r. de Rennes.  
*100 contre 1. Retour de Raffles.*

7<sup>e</sup>

**GINE-MAGIC**, 22, 28, av. M.-Picquet.  
*Caprice de princesse.*

**GD CINEMA AUBERT**, 55, av. Bosquet.  
*L'Orlow.*

**LA PAGODE**, 59 bis, r. de Babylone.

**MAGIC-CITY**, 180, rue de l'Université.  
*La jeune fille d'une nuit. Le chemin du Paradis.*

**RECAMIER**, 3, rue Recamier.  
*Tire au flanc. L'Héritier du bal Tabarin.*

**SEVRES**, 80 bis, rue de Sèvres.  
*Clôture annuelle.*

8<sup>e</sup>

**CINEMA CH-ELYSE**, 188, av. Ch.-Elys.

**CLUB D'ARTOIS**, 45, rue d'Artois.  
*Le Sphinx.*

**COLISEE**, 38, av. Champs-Élysées.  
*Lac-aux-Dames.*

**ELYSEE-GAUMONT**, 79, av. Ch.-Elys.

**ERMITAGE** (Club des Ursulines).  
*New-York-Miami.*

**LORD-BYRON**, 122, av. Ch.-Elysées.  
*Trois jours chez les vivants.*

O **MADELEINE**, 14, b. de la Madeleine.  
*Viva villa.*

**MARBEUF**, 32, rue Marbeuf.  
*Massacre.*

O **MARIGNAN-PATHE**, 27, av. Ch.-Elys.

O **PEPINIERE**, 9, rue de la Pépinière.

■ **STUDIO DIAMANT**, pl. St-Augustin.  
*Clôture annuelle.*

**WASHINGTON-PALACE**, 14, r. Magellan.  
*Attorney for defense.*

9<sup>e</sup>

**AGRICULTEURS**, 8, rue d'Athènes.  
*Relâche.*

**AMERICAN-CINEMA**, 23, bd de Clichy.

O **APOLLO**, 20, rue de Clichy.  
*Toute la femme. La triple énigme.*

**ARTISTIC**, 61, rue de Douai.  
*Programme non communiqué.*

O **AUBERT-PALACE**, 24, bd Italiens.

O **CAMEO**, 32, bd des Italiens.

O **CINE-ACTUALITES**, 15, Fg-Montm.  
*Actualités. Dessins animés.*

O **CINE-PARIS-MIDI**, gare St-Lazare.  
*Actualités. Dessins animés.*

**DELTA**, 17, bd Rochechouart.

**EDOUARD-VII**, 10, rue Edouard-VII.  
*Little women.*

**GAITE ROCHECHOUART**.

**LE LAFAYETTE**, 9, rue Buffault.

O **MAX LINDER-PATHE**, bd Poissonn.

O **OLYMPIA**, 28, bd des Capucines.  
*Vive la Compagnie. L'Amour et la veine.*

O **PARAMOUNT**, 2, bd des Capucines.

**ROCHECHOUART-PATHE**, 66, r. Roch.

*Le signal. Le bluffeur.*

■ **ROXY**, 65 bis, rue Rochechouart.  
*La fille et le garçon. L'affaire Blaireau.*

**STUDIO CAUMARTIN**, 25, r. Caumart.  
*Clôture.*

O **THEATRE COMEDIA**, 47, bd Clichy.

10<sup>e</sup>

O **BOULVARDIA**, 42, bd B.-Nouvelle.

O **CARILLON**, 30, bd Bonne-Nouvelle.

O **CHATEAU-D'EAU**, 61, r. Chât.-d'Eau.  
*Le signal. Tout au vainqueur.*

O **CRYSTAL-PALACE**, 9, r. la Fidélité.

O **ELDORADO**, 4, bd de Strasbourg.  
*L'express-Fantôme. L'Orlow.*

**EXCELSIOR-PATHE**, 23, r. E.-Varlin.  
*Une fois dans la vie. Mauvaise graine.*

**FOLIES-DRAMATIQUES**, 40, r. Bondy.  
*Le sous-marin blessé. Les Vignes du Seigneur.*

**LE GLOBE**, 17, Fg Saint-Martin.  
*Mauvaise graine.*

**LOUXOR**, 170, boulevard Magenta.  
*Mauvaise graine. Enlève-moi.*

**PALAIS DES GLACES**, 37, Fg Temple.  
*Bach millionnaire. Les surprises du divorce.*

O **PARIS-CINE**, 17, bd de Strasbourg.

■ **PARMENTIER**, 156, av. Parmentier.

O **PATHE-JOURNAL**, 6 bd Saint-Denis.  
*Actualités. Dessins animés.*

O **SAINTE-DENIS**, 8, bd Bonne-Nouvelle.  
*Primo Carnera contre Paolino. Le Rodéo de la Mort. L'enfer de Verdun. Donau mont.*

**TEMPLE-SELECTION**, 77, Fg Temple.  
*Chanteuse de cabaret.*

**TIVOLI**, 14, rue de la Douane.  
*L'Orlow.*

11<sup>e</sup>

**ARTISTIC-CINEMA**, 45 bis, r. E.-Lenoir.  
*Le train des suicides.*

**BASTILLE-PALACE**, 4, bd E.-Lenoir.  
*Le Juif Polonais. Amour et discipline.*

**BA-TA-CLAN**, 50, bd Voltaire.  
*Embrassez-moi. Scarface.*

**CASINO NATION**, 2 bis, av. Tailleb.  
*Paris-Deauville. Mam'zelle Nitouche.*

**CINE-MAGIC**, 72, rue de Charonne.

O **CINE-PARIS-SOIR**, 5, av. République.  
*Actualités. Dessins animés.*

**EXCELSIOR**, 105, av. la République.  
*Clôture annuelle.*

**IMPERATOR**, 113, rue Oberkampf.  
*Fermeture jusqu'au 31 août.*

**LE ROYAL**, 94, avenue Ledru-Rollin.

**PALERMO-CINEMA**, 101, bd Charonne.

**SAINT-SABIN**, 27, rue Saint-Sabin.

**TEMPLIA**, 18, faubourg du Temple.

**VOLTAIRE-AUBERT-PALACE**, r. Roq.  
*100 contre 1. Retour de Raffles.*

12<sup>e</sup>

**DAUMESNIL-PALACE**, 216, av. Daum.

**LYON-PATHE**, 12, rue de Lyon.

*Mauvaise graine. Sa meilleure cliente.*

**NOVELTY**, 29, avenue Ledru-Rollin.

**RAMBOUILLET**, 12, r. de Rambouillet.  
*Rondes des heures.*

**REUILLY-PALACE**, 60, bd de Reuilly.

**TAINÉ-PALACE**, 14, rue Tainé.

13<sup>e</sup>

**CINEMA DES BOSQUETS**, 60, Donrémy.

**CINEMA DES FAMILLES**, 141, Tolbiac.

*Résurrection. Princesse, à vos ordres.*

**EDEN des Gobelins**, 57, av. Gobelins.  
*Tout pour l'amour. Sherlock Holmes.*

**ITALIE**, 174, avenue d'Italie.

■ **JEANNE D'ARC**, 45, bd St-Marcel.

■ **PALACE D'ITALIE**, 190, av. Choisy.  
*Colomba. Conquerors.*

**PALAIS DES CÔBELINS**.

**SAINTE-MARCEL**, 67, bd St-Marcel.  
*C'était un musicien.*

14<sup>e</sup>

**CASINO MONTPARNASSE**, 35, r. Gaité.

■ **CINEMA DENFERT**, 24, pl. D.-Ro.

O **DELAMBRE-CINEMA**, 11, r. Delamb.  
*Marie, légende hongroise. La chanson d'une nuit.*

**GAITE-PALACE**, 6, rue de la Gaité.

**MAINE-PALACE**, 95, av. du Maine.  
*La fleur d'oranger. Accusée levée.*

**MAJESTIC-BRUNE**, 224, rue Vanves.

**MONTPARNASSE**, 3, rue d'Odessa.  
*Bach millionnaire. Les surprises du divorce.*

**MONTROUCE**, 75, avenue d'Orléans.  
*L'Orlow.*

**OLYMPIC**, 10, rue Boyer-Barret.  
*Fermeture annuelle.*

**ORLEANS-PALACE**, 100-102, b. Jourd.

**PATHE-ORLEANS**, 97, av. d'Orléans.  
*Celle qu'on accuse. Passionnement.*

**PERNETY-PALACE**, 46, rue Pernet.

**RASPAIL-216**, 216, boulevard Raspail.  
*Tessa.*

**SPLENDIDE**, 3, rue La Rochelle.  
*Le mont qui tremble.*

**TH. MONTROUCE**, 70, av. d'Orléans.  
*S. O. S. Iceberg.*

**UNIVERS**, 42, rue d'Alésia.

15<sup>e</sup>

■ **CASINO GRENELLE**, 86, a. E.-Zola.

**CINE CAMBRONNE**, 100, r. Lecourbe.

**CINE FALGUIERE**, 12, r. A.-Moisan.  
*Clôture annuelle.*

**CONVENTION**, 29, rue Alain-Chartier.  
*L'Orlow.*

**FOLIES-JAVEL**, 109 bis, r. St-Charles.  
*Moi et l'impératrice.*

**GILBERT**, 115, rue de Vaugirard.

**GRENELLE-PATHE**, 122, r. du Théâtre.

**GRENELLE-PALACE-AUBERT**, a. E.-Z.  
*100 contre 1. Retour de Raffles.*

**LECOURBE-PATHE**, 115, r. Lecourbe.  
*Bach millionnaire. Sang viennois.*

**MACIQUE**, 204-206, r. la Convention.  
*Paris-Méditerranée. Melo.*

**NOUVEAU THEATRE**, 273, r. Vaugir.

**PALAIS-CROIX-NIVERT**, 55, r. C.-Niv.

**ST-CHARLES-PATHE**, 72, r. St-Charles.  
*Les 2 orphelines. Paris-Méditerranée.*

**SPLÉNIDE-CINEMA**, av. M.-Picquet.  
*Prison en folie. Petite Chocolatière.*

■ **VARIETES-CINEMA**, 17, r. C.-Nivert.  
*Ourang. Nicole et sa vertu.*

16<sup>e</sup>

**ALEXANDRA**, 12, rue Czernoviz.

**AUTEUIL-BON-CINEMA** 40 r. Fontaine

■ **GRAND-ROYAL**, 83, av. Gde-Armée.  
*Nuit de folie. Son plus bel exploit.*

**EXELMANS-CINEMA**, 14, bd Exelmans.  
*Nuits de folies. Son plus bel exploit.*

**MUZART-PATHE**, 51, rue d'Auteuil.

**NAPOLÉON**, 4, av. de la Grde-Armée.

**PALLADIUM**, 83, r. Chard-Lagache.  
*Porte St-Cloud-Palace, 17, r. Gudin.*

**REGENT**, 22, rue de Passy.

**THEATRE RANELACH**, 5, r. Vignes.

**VICTOR-HUGO-PATHE**, 65, St-Didier.  
*La maison dans la dune.*

**PASSY**, 95, rue de Passy.  
*Nord 70-22. Conquerors.*

17<sup>e</sup>

**BATICNOLLES-CINEMA**, 59, Condam.  
*Mauvaise graine. Etienne.*

**CHANIEGLER**, 76, avenue de Clichy.

**CLICHY-LEGENDRE**, 128, r. Legendre.

**CLICHY-PALACE**, 49, av. Clichy.  
*Only yesterday.*

*Cohen Kelly bootlegger.*

**COURCELLES**, 118, r. de Courcelles.  
*Clôture annuelle.*

**DEMOURS**, 7, rue Demours.  
*Paquebot Tenacity.*

**EMPIRE**, 41, avenue Wagram.  
*Clôture annuelle.*

**GLORIA-PALACE**, 106, av. de Clichy.

**LE CARDINET**, 112 bis, r. Cardinet.

**LUTETIA-PATHE**, 31, av. de Wagram.  
*La maison dans la dune.*

**MAILLOT**, 74, av. Grande-Armée.  
*Fra Diavolo.*

**PRINTANIA**, 32, rue Brochant.

**ROYAL-MONCEAU**, 40, rue de Lévis.

O **ROYAL-PATHE**, 37, av. de Wagram.  
*Les trois Mousquetaires.*

**STUDIO DE L'ETOILE**, 14, r. Troyon.  
*Symphonie inachevée.*

**STUDIO des ACACIAS**, 45 b. r. Acacias.  
*Relâche.*

**STUDIO HAUSSMANN**, 16, r. Monceau.  
*Valse imperiales.*

**THEATRE des TERNES**, 5, av. Ternes.  
*Le masque de l'autre. Incognito.*

**VILLIERS CINEMA**, 21, rue Legendre.  
*Les Conquérants. Les prisonniers.*

18<sup>e</sup>

O **ACORA**, 64, boulevard de Clichy.  
*La dame de chez Maxim's.*

**BARBES**

# CINÉ MAGAZINE

23 AOUT 1934

1fr50

TOUS LES JEUDIS



*Marion  
Davies*  
qu'on revoit  
à l'écran dans  
"Peg de mon cœur"